U d'/of OTTAWA
39003002332798

ROMANS DE VOLTAIRE

V

LETTRES D'AMABED

SUIVIES DU

TAUREAU BLANC

[illegible] et Ed Laguillermie inv & sc Imp A Salmon

ERCKMANN CHATRIAN

(Contes d'Amabeb Ve Lettre)

A. DE VOLTAIRE

LETTRES D'AMABED

SUIVIES DU

TAUREAU BLANC

Eaux-fortes de Laguillermie

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXVIII

1278

Univer itas

PQ
2082
.L4
1878

LES

LETTRES D'AMABED

TRADUITES

PAR L'ABBÉ TAMPONNET

LES

LETTRES D'AMABED

Première lettre d'Amabed à Shastasid, grand Brame de Maduré.

A Bénarès, second du mois de la souris, l'an du renouvellement du monde 115652[1].

LUMIÈRE de mon âme, père de mes pensées, toi qui conduis les hommes dans les voies de l'Éternel, à toi, savant Shastasid, respect et tendresse.

Je me suis déjà rendu la langue chinoise si familière, suivant tes sages conseils, que je lis

1. Cette date répond à l'année de notre ère vulgaire 1512, deux ans après qu'Alphonse d'Albuquerque eut pris Goa. Il faut savoir que les Brames comptaient 111100 années depuis la rébellion et la chute des êtres célestes, et 4552 ans depuis la promulgation du *Shasta*, le premier livre sacré; ce qui fesait 115652 pour l'année

avec fruit leurs cinq Kings, qui me semblent égaler en antiquité notre *Shasta*, dont tu es l'interprète, les sentences du premier Zoroastre, et les livres de l'Égyptien Thaut.

Il paraît à mon âme, qui s'ouvre toujours devant toi, que ces écrits et ces cultes n'ont rien pris les uns des autres : car nous sommes les seuls à qui Brama, confident de l'Éternel, ait enseigné la rébellion des créatures célestes, le pardon que l'Éternel leur accorde, et la formation de l'homme; les autres n'ont rien dit, ce me semble, de ces choses sublimes.

Je crois surtout que nous ne tenons rien, ni nous ni les Chinois, des Égyptiens : ils n'ont pu former une société policée et savante que longtemps après nous, puisqu'il leur a fallu dompter leur Nil avant de pouvoir cultiver les campagnes et bâtir leurs villes.

Notre *Shasta* divin n'a, je l'avoue, que quatre mille cinq cent cinquante-deux ans d'antiquité : mais il est prouvé par nos monumens que cette doctrine avait été enseignée de père en fils plus de

---

correspondante à notre année 1512, temps auquel régnaient Babar dans le Mogol, Ismaël Sophi en Perse, Sélim en Turquie, Maximilien Ier en Allemagne, Louis XII en France, Jules II à Rome, Jeanne la Folle en Espagne, Emmanuel en Portugal.

cent siècles avant la publication de ce sacré livre. J'attends sur cela les instructions de ta paternité.

Depuis la prise de Goa par les Portugais, il est venu quelques docteurs d'Europe à Bénarès. Il y en a un à qui j'enseigne la langue indienne; il m'apprend en récompense un jargon qui a cours dans l'Europe, et qu'on nomme l'italien. C'est une plaisante langue : presque tous les mots se terminent en *a*, en *e*, en *i* et en *o*; je l'apprends facilement, et j'aurai bientôt le plaisir de lire les livres européens.

Ce docteur s'appelle le P. Fa tutto : il paraît poli et insinuant, je l'ai présenté à Charme des yeux, la belle Adaté, que mes parens et les tiens me destinent pour épouse ; elle apprend l'italien avec moi; nous avons conjugué ensemble le verbe *j'aime* dès le premier jour; il nous a fallu deux jours pour tous les autres verbes. Après elle, tu es le mortel le plus près de mon cœur. Je prie Birma et Brama de conserver tes jours jusqu'à l'âge de cent trente ans, passé lequel la vie n'est plus qu'un fardeau.

Réponse de Shastasid.

J'ai reçu ta lettre, esprit enfant de mon esprit. Puisse Drugha[1] montée sur son dragon étendre toujours sur toi ses dix bras vainqueurs des vices!

Il est vrai, et nous n'en devons tirer aucune vanité, que nous sommes le peuple de la terre le plus anciennement policé. Les Chinois eux-mêmes n'en disconviennent pas. Les Égyptiens sont un peuple tout nouveau, qui fut enseigné lui-même par les Chaldéens. Ne nous glorifions pas d'être les plus anciens, et songeons à être toujours les plus justes.

Tu sauras, mon cher Amabed, que depuis très-peu de temps une faible image de notre révélation sur la chute des êtres célestes et le renouvellement du monde à pénétré jusqu'aux Occidentaux. Je trouve, dans une traduction arabe d'un livre syriaque, qui n'est composé que depuis environ quatorze cents ans, ces propres

---

1. Drugha est le mot indien qui signifie vertu. Elle est représentée avec dix bras, et montée sur un dragon pour combattre les vices, qui sont l'intempérance, l'incontinence, le larcin, le meurtre, l'injure, la médisance, la calomnie, la fainéantise, la résistance à ses père et mère, l'ingratitude. C'est cette figure que plusieurs missionnaires ont prise pour le diable.

paroles : « L'Éternel tient liées de chaînes éternelles, jusqu'au grand jour du jugement, les puissances célestes qui ont souillé leur dignité première [1]. » L'auteur cite en preuve un livre composé par un de leurs premiers hommes, nommé Énoch. Tu vois par là que les nations barbares n'ont jamais été éclairées que par un rayon faible et trompeur qui s'est égaré vers eux du sein de notre lumière.

Mon cher fils, je crains mortellement l'irruption des barbares d'Europe dans nos heureux climats. Je sais trop quel est cet Albuquerque qui est venu des bords de l'Occident dans ce pays cher à l'astre du jour : c'est un des plus illustres brigands qui aient désolé la terre ; il s'est emparé de Goa contre la foi publique ; il a noyé dans leur sang des hommes justes et paisibles. Ces Occidentaux habitent un pays pauvre, qui ne leur produit que très-peu de soie, point de coton, point de sucre, nulle épicerie ; la terre même dont nous fabriquons la porcelaine leur manque ; Dieu leur a refusé le cocotier, qui om-

1. On voit que Shastasid avait lu notre Bible en arabe, et qu'il avait en vue l'épître de saint Jude, où se trouvent en effet ces paroles, au verset 6. Le livre apocryphe qui n'a jamais existé est celui d'Énoch, cité par saint Jude au verset 14.

brage, loge, vêtit, nourrit, abreuve les enfans de Brama; ils ne connaissent qu'une liqueur qui leur fait perdre la raison; leur vraie divinité est l'or; ils vont chercher ce dieu à une autre extrémité du monde.

Je veux croire que ton docteur est un homme de bien; mais l'Éternel nous permet de nous défier de ces étrangers : s'ils sont moutons à Bénarès, on dit qu'ils sont tigres dans les contrées où les Européens se sont établis.

Puissent ni la belle Adaté ni toi n'avoir jamais à se plaindre du P. Fa tutto! mais un secret pressentiment m'alarme. Adieu. Que bientôt Adaté, unie à toi par un saint mariage, puisse goûter dans tes bras les joies célestes!

Cette lettre te parviendra par un banian qui ne partira qu'à la pleine lune de l'éléphant.

Seconde lettre d'Amabed à Shastasid.

Père de mes pensées, j'ai eu le temps d'apprendre ce jargon d'Europe avant que ton marchand banian ait pu arriver sur le rivage du Gange. Le P. Fa tutto me témoigne toujours une amitié sincère. En vérité, je commence à croire qu'il ne ressemble point aux perfides dont tu crains

avec raison la méchanceté : la seule chose qui pourrait me donner de la défiance, c'est qu'il me loue trop, et qu'il ne loue jamais assez Charme des yeux; mais, d'ailleurs, il me paraît rempli de vertu et d'onction. Nous avons lu ensemble un livre de son pays, qui m'a paru bien étrange : c'est une histoire universelle du monde entier, dans laquelle il n'est pas dit un mot de notre antique empire; rien des immenses contrées au delà du Gange, rien de la Chine, rien de la vaste Tartarie. Il faut que les auteurs dans cette partie de l'Europe soient bien ignorans : je les compare à des villageois qui parlent avec emphase de leurs chaumières, et qui ne savent pas où est la capitale; ou plutôt à ceux qui pensent que le monde finit aux bornes de leur horizon.

Ce qui m'a le plus surpris, c'est qu'ils comptent les temps depuis la création de leur monde tout autrement que nous. Mon docteur européen m'a montré un de ces almanachs sacrés, par lequel ses compatriotes sont à présent dans l'année de leur création 5552, ou dans l'année 6244, ou bien dans l'année 6940[1], comme on voudra. Cette bizarrerie m'a surpris. Je lui ai demandé

1. C'est la différence du texte hébreu, du samaritain, et des Septante.

comment on pouvait avoir trois époques différentes de la même aventure. « Tu ne peux, lui ai-je-dit, avoir à la fois trente ans, quarante ans, et cinquante ans: comment ton monde peut-il avvoir trois dates qui se contrarient? » Il m'a répondu que ces trois dates se trouvent dans le même livre, et qu'on est obligé chez eux de croire les contradictions pour humilier la superbe de l'esprit.

Ce même livre traite d'un premier homme qui s'appelait Adam, d'un Caïn, d'un Mathusalem, d'un Noé qui planta des vignes après que l'Océan eut submergé tout le globe; enfin d'une infinité de choses dont je n'ai jamais entendu parler, et que je n'ai lues dans aucun de nos livres. Nous en avons ri, la belle Adaté et moi, en l'absence du P. Fa tutto : car nous sommes trop bien élevés et trop pénétrés de tes maximes pour rire des gens en leur présence.

Je plains ces malheureux d'Europe qui n'ont été créés que depuis 6940 ans tout au plus, tandis que notre ère est de 115,652 années; je les plains davantage de manquer de poivre, de cannelle, de girofle, de thé, de café, de soie, de coton, de vernis, d'encens, d'aromates, et de tout ce quipeut rendre la vie agréable : il faut que la Providence les ait longtemps oubliés : mais je les

plains encore plus de venir de si loin, parmi tant de périls, ravir nos denrées les armes à la main. On dit qu'ils ont commis à Calicut des cruautés épouvantables pour du poivre ; cela fait frémir la nature indienne, qui est en tout différente de la leur : car leurs poitrines et leurs cuisses sont velues ; ils portent de longues barbes ; leurs estomacs sont carnassiers ; ils s'enivrent avec le jus fermenté de la vigne plantée, disent-ils, par leur Noé. Le P. Fa tutto lui-même, tout poli qu'il est, a égorgé deux petits poulets ; il les a fait cuire dans une chaudière, et il les a mangés impitoyablement : cette action barbare lui a attiré la haine de tout le voisinage, que nous n'avons apaisé qu'avec peine. Dieu me pardonne ! je crois que cet étranger aurait mangé nos vaches sacrées, qui nous donnent du lait, si on l'avait laissé faire. Il a bien promis qu'il ne commettrait plus de meurtres envers les poulets, et qu'il se contenterait d'œufs frais, de laitage, de riz, de nos excellens légumes, de pistaches, de dattes, de cocos, de gâteaux d'amandes, de biscuits, d'ananas, d'oranges, et de tout ce que produit notre climat béni de l'Éternel.

Depuis quelques jours il paraît plus attentif auprès de Charme des yeux ; il a même fait pour elle deux vers italiens qui finissent en *o*. Cette

politesse me plaît beaucoup, car tu sais que mon bonheur est qu'on rende justice à ma chère Adaté.

Adieu. Je me mets à tes pieds, qui t'ont toujours conduit dans la voie droite, et je baise tes mains, qui n'ont jamais écrit que la vérité.

Réponse de Shastasid.

Mon cher fils en Birma, en Brama, je n'aime point ton Fa tutto qui tue des poulets, et qui fait des vers pour ta chère Adaté. Veuille Birma rendre vains mes soupçons!

Je puis te jurer qu'on n'a jamais connu son Adam ni son Noé dans aucune partie du monde, tout récens qu'ils sont; la Grèce même, qui était le rendez-vous de toutes les fables quand Alexandre approcha de nos frontières, n'entendit jamais parler de ces noms-là. Je ne m'étonne pas que des amateurs du vin, tels que les peuples occidentaux, fassent un si grand cas de celui qui, selon eux, planta la vigne; mais sois sûr que Noé a été ignoré de toute l'antiquité connue.

Il est vrai que du temps d'Alexandre il y avait dans un coin de la Phénicie un petit peuple de courtiers et d'usuriers, qui avait été longtemps

esclave à Babylone : il se forgea une histoire pendant sa captivité, et c'est dans cette seule histoire qu'il ait jamais été question de Noé. Quand ce petit peuple obtint depuis des priviléges dans Alexandrie, il y traduisit ses annales en grec ; elles furent ensuite traduites en arabe ; et ce n'est que dans nos derniers temps que nos savans en ont eu quelque connaissance ; mais cette histoire est aussi méprisée par eux que la misérable horde qui l'a écrite [1].

Il serait plaisant en effet que tous les hommes, qui sont frères, eussent perdu leurs titres de famille, et que ces titres ne se retrouvassent que dans une petite branche composée d'usuriers et de lépreux. J'ai peur, mon cher ami, que les concitoyens de ton P. Fa tutto, qui ont, comme tu me le mandes, adopté ces idées, ne soient aussi insensés, aussi ridicules, qu'ils sont intéressés, perfides et cruels.

Épouse au plus tôt ta charmante Adaté, car, encore une fois, je crains les Fa tutto plus que les Noé.

---

1. On voit bien que Shastasid parle ici en brame qui n'a pas le don de la foi, et à qui la grâce a manqué.

Troisième lettre d'Amabed à Shastasid.

Béni soit à jamais Birma, qui a fait l'homme pour la femme ! Sois béni, ô cher Shastasid, qui t'intéresses tant à mon bonheur. Charme des yeux est à moi, je l'ai épousée. Je ne touche plus à la terre, je suis dans le ciel : il n'a manqué que toi à cette divine cérémonie. Le docteur Fa tutto a été témoin de nos saints engagemens ; et, quoiqu'il ne soit pas de notre religion, il n'a fait nulle difficulté d'écouter nos chants et nos prières ; il a été fort gai au festin des noces. Je succombe à ma félicité. Tu jouis d'un autre bonheur, tu possèdes la sagesse ; mais l'incomparable Adaté me possède. Vis longtemps heureux, sans passions, tandis que la mienne m'absorbe dans une mer de voluptés. Je ne peux t'en dire davantage : je revole dans les bras d'Adaté.

Quatrième lettre d'Amabed à Shastasid.

Cher ami, cher père, nous partons, la tendre Adaté et moi, pour te demander ta bénédiction : notre félicité serait imparfaite si nous ne remplissions pas ce devoir de nos cœurs ; mais, le croirais-tu ? nous passons par Goa, dans la com-

pagnie de Coursom, le célèbre marchand, et de sa femme. Fa tutto dit que Goa est devenu la plus belle ville de l'Inde, que le grand Albuquerque nous recevra comme des ambassadeurs, qu'il nous donnera un vaisseau à trois voiles pour nous conduire à Maduré ; il a persuadé ma femme, et j'ai voulu le voyage dès qu'elle l'a voulu. Fa tutto nous assure qu'on parle italien plus que portugais à Goa. Charme des yeux brûle d'envie de faire usage d'une langue qu'elle vient d'apprendre : je partage tous ses goûts. On dit qu'il y a eu des gens qui ont eu deux volontés ; mais Adaté et moi nous n'en avons qu'une, parce que nous n'avons qu'une âme à nous deux. Enfin nous partons demain, avec la douce espérance de verser dans tes bras, avant deux mois, des larmes de tendresse et de joie.

Première lettre d'Adaté à Shastasid.

A Goa, le 5 du mois du tigre, l'an du renouvellement du monde 115652.

BIRMA, entends mes cris, vois mes pleurs, sauve mon cher époux ! Brama, fils de Birma, porte ma douleur et ma crainte à ton père ! Généreux Shastasid, plus sage que nous, tu avais prévu nos malheurs. Mon cher Amabed, ton disciple, mon tendre époux, ne t'écrira plus : il est dans une fosse que les barbares appellent *prison;* des gens que je ne puis définir (on les nomme ici *inquisitori,* je ne sais ce que ce mot signifie), ces monstres, le lendemain de notre arrivée, saisirent mon mari et moi, et nous mirent chacun dans une fosse séparée, comme si nous étions morts ; mais si nous l'étions, il fallait du moins nous ensevelir ensemble. Je ne sais ce qu'ils ont fait de mon cher Amabed ; j'ai dit à mes anthropophages : « Où est Amabed ? ne le tuez pas, et tuez-moi. « Ils ne m'ont rien répondu.

« Où est-il? pourquoi m'avez-vous séparée de lui? » Ils ont gardé le silence ; ils m'ont enchaînée. J'ai depuis une heure un peu plus de liberté; le marchand Coursom a trouvé moyen de me faire tenir du papier de coton, un pinceau et de l'encre. Mes larmes imbibent tout, ma main tremble, mes yeux s'obscurcissent; je me meurs!

Seconde lettre d'Adaté à Shastasid, écrite de la prison de l'inquisition.

Divin Shastasid, je fus hier longtemps évanouie : je ne pus achever ma lettre; je la pliai quand je repris un peu mes sens; je la mis dans mon sein, qui n'allaitera pas les enfans que j'espérais avoir d'Amabed : je mourrai avant que Birma m'ait accordé la fécondité.

Ce matin au point du jour sont entrés dans ma fosse deux spectres armés de hallebardes, portant au cou des grains enfilés, et ayant sur la poitrine quatre petites bandes rouges croisées; ils m'ont prise par les mains, toujours sans me rien dire, et m'ont menée dans une chambre où il y avait pour tous meubles une grande table, cinq chaises, et un grand tableau qui représentait

un homme tout nu, les bras étendus et les pieds joints.

Aussitôt entrent cinq personnages vêtus de robes noires avec une chemise par-dessus leur robe et deux longs pendans d'étoffe bigarrée par-dessus leur chemise : je suis tombée à terre de frayeur; mais quelle a été ma surprise! j'ai vu le P. Fa tutto parmi ces cinq fantômes; je l'ai vu, il a rougi; mais il ma regardée d'un air de douceur et de compassion qui m'a un peu rassurée pour un moment. «Ah! père Fa tutto, ai-je dit, où suis-je? qu'est devenu Amabed? dans quel gouffre m'avez-vous jetée? On dit qu'il y a des nations qui se nourrissent de sang humain : va-t-on nous tuer? va-t-on nous dévorer?» Il ne m'a répondu qu'en levant les yeux et les mains au ciel, mais avec une attitude si douloureuse et si tendre que je ne savais plus que penser.

Le président de ce conseil de muets a enfin délié sa langue, et m'a adressé la parole; il m'a dit ces mots: «Est-il vrai que vous avez été baptisée?» J'étais si abîmée dans mon étonnement et dans ma douleur que d'abord je n'ai pu répondre. Il a recommencé la même question d'une voix terrible : mon sang s'est glacé, et ma langue s'est attachée à mon palais; il a répété les mêmes mots pour la troisième fois; et à la fin j'ai dit

oui, car il ne faut jamais mentir : j'ai été baptisée dans le Gange, comme tous les fidèles enfans de Brama le sont, comme tu le fus, divin Shastasid, comme l'a été mon cher et malheureux Amabed. Oui, je suis baptisée : c'est ma consolation, c'est ma gloire; je l'ai avoué devant ces spectres.

A peine cette parole *oui*, symbole de la vérité, est sortie de ma bouche, qu'un des cinq monstres noirs et blancs s'est écrié : *Apostata!* les autres ont répété : *Apostata!* Je ne sais ce que ce mot veut dire, mais ils l'ont prononcé d'un ton si lugubre et si épouvantable que mes trois doigts sont en convulsion en te l'écrivant.

Alors le P. Fa tutto, prenant la parole, et me regardant toujours avec des yeux bénins, les a assurés que j'avais dans le fond de bons sentimens, qu'il répondait de moi, que la grâce opérerait, qu'il se chargerait de ma conscience; et il a fini son discours, auquel je ne comprenais rien, par ces paroles : *Io la convertero;* cela signifie en italien, autant que j'en puis juger, *je la retournerai.*

« Quoi ! disais-je en moi-même, il me retournera ! qu'entend-il par me retourner? veut-il dire qu'il me rendra à ma patrie? « Ah ! père Fa tutto, « lui ai-je dit, retournez donc le jeune Amabed,

« mon tendre époux! rendez-moi mon âme, ren-
« dez-moi ma vie! »

Alors il a baissé les yeux; il a parlé en secret aux quatre fantômes dans un coin de la chambre : ils sont partis avec les deux hallebardiers; tous ont fait une profonde révérence au tableau qui représente un homme tout nu, et le P. Fa tutto est resté seul avec moi.

Il m'a conduite dans une chambre assez propre, et m'a promis que, si je voulais m'abandonner à ses conseils, je ne serais plus enfermée dans une fosse. « Je suis désespéré comme vous, m'a-t-il dit, de tout ce qui est arrivé; je m'y suis opposé autant que j'ai pu; mais nos saintes lois m'ont lié les mains; enfin, grâce au Ciel et à moi, vous êtes libre dans un bonne chambre dont vous ne pouvez pas sortir : je viendrai vous y voir souvent, je vous consolerai, je travaillerai à votre félicité présente et future.

— Ah! lui ai-je répondu, il n'y a que mon cher Amabed qui puisse la faire, cette félicité, et il est dans une fosse! Pourquoi y est-il enterré? pourquoi y ai-je été plongée? qui sont ces spectres qui m'ont demandé si j'avais été baignée? où m'avez-vous conduite? m'avez-vous trompée? est-ce vous qui êtes la cause de ces horribles cruautés? Faites-moi venir le marchand

Coursom, qui est de mon pays et homme de bien; rendez-moi ma suivante, ma compagne, mon amie Déra, dont on m'a séparée: est-elle aussi dans un cachot pour avoir été baignée? Qu'elle vienne, que je revoie Amabed, ou que je meure! »

Il a répondu à mes discours et aux sanglots qui les entrecoupaient par des protestations de service et de zèle dont j'ai été touchée; il m'a promis qu'il m'instruirait des causes de toute cette épouvantable aventure, et qu'il obtiendrait qu'on me rendît ma pauvre Déra, en attendant qu'il pût parvenir à délivrer mon mari; il m'a plainte, j'ai vu même ses yeux un peu mouillés. Enfin au son d'une cloche il est sorti de ma chambre en me prenant la main et en la mettant sur son cœur; c'est le signe visible, comme tu le sais, de la sincérité, qui est invisible : puisqu'il a mis ma main sur son cœur, il ne me trompera pas. Eh! pourquoi me tromperait-il? que lui ai-je fait pour me persécuter? nous l'avons si bien traité à Bénarès, mon mari et moi! je lui ai fait tant de présens quand il m'enseignait l'italien! il a fait des vers italiens pour moi, il ne peut pas me haïr. Je le regarderai comme mon bienfaiteur, s'il me rend mon malheureux époux, si nous pouvons tous deux sortir de cette terre

envahie et habitée par des anthropophages, si nous pouvons venir embrasser tes genoux à Maduré et recevoir tes saintes bénédictions.

Troisième lettre d'Adaté à Shastasid.

Tu permets sans doute, généreux Shastasid, que je t'envoie le journal de mes infortunes inouïes; tu aimes Amabed, tu prends pitié de mes larmes, tu lis avec intérêt dans un cœur percé de toutes parts, qui te déploie ses inconsolables afflictions.

On m'a rendu mon amie Déra, et je pleure avec elle : les monstres l'avaient descendue dans une fosse, comme moi. Nous n'avons nulle nouvelle d'Amabed; nous sommes dans la même maison, et il y a entre nous un espace infini, un chaos impénétrable. Mais voici des choses qui vont faire frémir ta vertu, et qui déchireront ton âme juste.

Ma pauvre Déra a su, par un de ces deux satellites qui marchent toujours devant les cinq anthropophages, que cette nation a un baptême comme nous. J'ignore comment nos sacrés rites ont pu parvenir jusqu'à eux. Ils ont prétendu que nous avions été baptisés suivant les rites de

leur secte. Ils sont si ignorans qu'ils ne savent pas qu'ils tiennent de nous le baptême depuis très-peu de siècles. Ces barbares se sont imaginé que nous étions de leur secte, et que nous avions renoncé à leur culte. Voilà ce que voulait dire ce mot *apostata* que les anthropophages fesaient retentir à mes oreilles avec tant de férocité. Ils disent que c'est un crime horrible et digne des plus grands supplices, d'être d'une autre religion que la leur. Quand le P. Fa tutto leur disait : *Io la convertero*, je la retournerai, il entendait qu'il me ferait retourner à la religion des brigands. Je n'y conçois rien ; mon esprit est couvert d'un nuage comme mes yeux. Peut-être mon désespoir trouble mon entendement ; mais je ne puis comprendre comment ce Fa tutto, qui me connaît si bien, a pu dire qu'il me ramènerait à une religion que je n'ai jamais connue, et qui est aussi ignorée dans nos climats que l'étaient les Portugais quand ils sont venus pour la première fois dans l'Inde chercher du poivre, les armes à la main. Nous nous perdons dans nos conjectures, la bonne Déra et moi : elle soupçonne le P. Fa tutto de quelques desseins secrets ; mais me préserve Birma de former un jugement téméraire!

J'ai voulu écrire au grand brigand Albuquerque pour implorer sa justice, et pour lui deman-

der la liberté de mon cher mari ; mais on m'a dit qu'il était parti pour aller surprendre Bombay et le piller. Quoi ! venir de si loin dans le dessein de ravager nos habitations et de nous tuer ! Et cependant ces monstres sont baptisés comme nous ! On dit pourtant que cet Albuquerque a fait quelques belles actions. Enfin je n'ai plus d'espérance que dans l'Être des êtres, qui doit punir le crime et protéger l'innocence. Mais j'ai vu ce matin un tigre qui dévorait deux agneaux : je tremble de n'être pas assez précieuse devant l'Être des êtres pour qu'il daigne me secourir.

Quatrième lettre d'Adaté à Shastasid.

Il sort de ma chambre, ce P. Fa tutto. Quelle entrevue, quelle complication de perfidies, de passions et de noirceurs ! Le cœur humain est donc capable de réunir tant d'atrocités ! Comment les écrirai-je à un juste ?

Il tremblait quand il est entré ; ses yeux étaient baissés : j'ai tremblé plus que lui. Bientôt il s'est rassuré. «Je ne sais pas, m'a-t-il dit, si je pourrai sauver votre mari : les juges ont ici quelquefois de la compassion pour les jeunes femmes, mais

ils sont bien sévères pour les hommes! — Quoi! la vie de mon mari n'est pas en sûreté ? » Je suis tombée en faiblesse. Il a cherché des eaux spiritueuses pour me faire revenir : il n'y en avait point ; il a envoyé ma bonne Déra en acheter à l'autre bout de la rue chez un banian; cependant il m'a délacée pour donner passage aux vapeurs qui m'étouffaient. J'ai été étonnée, en revenant à moi, de trouver ses mains sur ma gorge et sa bouche sur la mienne. J'ai jeté un cri affreux, je me suis reculée d'horreur. Il m'a dit: «Je prenais de vous un soin que la charité commande : il fallait que votre gorge fût en liberté, et je m'assurais de votre respiration.

— Ah ! prenez soin que mon mari respire! est-il encore dans cette fosse horrible ? — Non, m'a-t-il répondu, j'ai eu, avec bien de la peine, le crédit de le faire transférer dans un cachot plus commode. — Mais, encore une fois, quel est son crime, quel est le mien ? d'où vient cette épouvantable inhumanité ? pourquoi violer envers nous les droits de l'hospitalité, celui des gens, celui de la nature ? — C'est notre sainte religion qui exige de nous ces petites sévérités : vous et votre mari vous êtes accusés d'avoir renoncé tous deux à notre baptême. »

Je me suis écriée alors : « Que voulez-vous

dire? nous n'avons jamais été baptisés à votre mode; nous l'avons été dans le Gange au nom de Brama: est-ce vous qui avez persuadé cette exécrable imposture aux spectres qui m'ont interrogée? quel pouvait être votre dessein?»

Il a rejeté bien loin cette idée: il m'a parlé de vertu, de vérité, de charité; il a presque dissipé un moment mes soupçons, en m'assurant que ces spectres sont des gens de bien, des hommes de Dieu, des juges de l'âme, qui ont partout de saints espions, et principalement auprès des étrangers qui abordent dans Goa. «Ces espions ont, dit-il, juré à ses confrères les juges de l'âme, devant le tableau de l'homme tout nu, qu'Amabed et moi nous avons été baptisés à la mode des brigands portugais, qu'Amabed est *apostato*, et que je suis *apostata*.»

O vertueux Shastasid! ce que j'entends, ce que je vois de moment en moment me saisit d'épouvante depuis la racine des cheveux jusqu'à l'ongle du petit doigt du pied.

«Quoi! vous êtes, ai-je dit au P. Fa tutto, un des cinq hommes de Dieu, un des juges de l'âme?—Oui, ma chère Adaté, oui, Charme des yeux, je suis un des cinq dominicains délégués par le vice-Dieu de l'univers pour disposer souverainement des âmes et des corps.—Qu'est-ce

qu'un dominicain? qu'est-ce qu'un vice-Dieu? — Un dominicain est un prêtre enfant de saint Dominique, inquisiteur pour la foi; et un vice-Dieu est un prêtre que Dieu a choisi pour le représenter, pour jouir de dix millions de roupies par an, et pour envoyer dans toute la terre des dominicains vicaires du vicaire de Dieu. »

J'espère, grand Shastasid, que tu m'expliqueras ce galimatias infernal, ce mélange incompréhensible d'absurdités et d'horreurs, d'hypocrisie et de barbarie.

Fa tutto me disait tout cela avec un air de componction, avec un ton de vérité qui, dans un autre temps, aurait pu produire quelque effet sur mon âme simple et ignorante: tantôt il levait les yeux au ciel, tantôt il les arrêtait sur moi; ils étaient animés et remplis d'attendrissement; mais cet attendrissement jetait dans tout mon corps un frissonnement d'horreur et de crainte. Amabed est continuellement dans ma bouche comme dans mon cœur. « Rendez-moi mon cher Amabed! » c'était le commencement, le milieu et la fin de tous mes discours.

Ma bonne Déra arrive en ce moment; elle m'apporte des eaux de cinnamum et d'amomum. Cette charmante créature a trouvé le moyen de remettre au marchand Coursom mes trois lettres

précédentes. Coursom part cette nuit; il sera dans peu de jours à Maduré: je serai plainte du grand Shastasid; il versera des pleurs sur le sort de mon mari; il me donnera des conseils; un rayon de sa sagesse pénétrera dans la nuit de mon tombeau.

Réponse du brame Shastasid aux trois lettres précédentes d'Adaté.

Vertueuse et infortunée Adaté, épouse de mon cher disciple Amabed, Charme des yeux, les miens ont versé sur tes trois lettres des ruisseaux de larmes. Quel démon ennemi de la nature a déchaîné, du fond des ténèbres de l'Europe, les monstres à qui l'Inde est en proie? Quoi! tendre épouse de mon cher disciple, tu ne vois pas que le P. Fa tutto est un scélérat qui t'a fait tomber dans le piége! tu ne vois pas que c'est lui seul qui a fait enfermer ton mari dans une fosse, et qui t'y a plongée toi-même, pour que tu lui eusses l'obligation de t'en avoir tirée! Que n'exigera-t-il pas de ta reconnaissance! Je tremble avec toi : je donne part de cette violation du droit des gens à tous les pontifes de Brama, à

tous les omras, à tous les raïas, aux nababs, au grand empereur des Indes lui-même, le sublime Babar, roi des rois, cousin du soleil et de la lune, fils de Mirsamachamed, fils de Semcor, fils d'Abouchaïd, fils de Miracha, fils de Timur, afin qu'on s'oppose de tous côtés aux brigandages des voleurs d'Europe. Quelle profondeur de scélératesse! Jamais les prêtres de Timur, de Gengis-kan, d'Alexandre, d'Ogus-kan, de Sésac, de Bacchus, qui tour à tour vinrent subjuguer nos saintes et paisibles contrées, ne permirent de pareilles horreurs hypocrites : au contraire, Alexandre laissa partout des marques éternelles de sa générosité ; Bacchus ne fit que du bien : c'était le favori du ciel ; une colonne de feu conduisait son armée pendant la nuit, et une nuée marchait devant elle pendant le jour [1] ; il traversait la mer

---

1. Il est indubitable que les fables concernant Bacchus étaient fort communes en Arabie et en Grèce longtemps avant que les nations fussent informées si les Juifs avaient une histoire ou non. Josèphe avoue même que les Juifs tinrent toujours leurs livres cachés à leurs voisins. Bacchus était révéré en Égypte, en Arabie, en Grèce, longtemps avant que le nom de Moïse pénétrât dans ces contrées. Les anciens vers orphiques appellent Bacchus *Misa*, ou *Mosa*. Il fut élevé sur la montagne de Nisa, qui est précisément le mont Sina ; il s'enfuit vers la mer Rouge, il y rassembla une armée, et passa avec elle cette

Rouge à pied sec; il commandait au soleil et à la lune de s'arrêter quand il le fallait; deux gerbes de rayons divins sortaient de son front; l'ange exterminateur était debout à ses côtés, mais il employait toujours l'ange de la joie. Votre Albuquerque, au contraire, n'est venu qu'avec des moines, des fripons de marchands et des meurtriers. Coursom le juste m'a confirmé le malheur d'Amabed et le vôtre. Puissé-je avant ma mort vous sauver tous deux, ou vous venger! puisse l'éternel Birma vous tirer des mains du moine Fa tutto! Mon cœur saigne des blessures du vôtre.

N. B. Cette lettre ne parvint à Charme des yeux que longtemps après, lorsqu'elle partit de la ville de Goa.

---

mer à pied sec. Il arrêta le soleil et la lune. Son chien le suivit dans toutes ses expéditions, et le nom de *Caleb*, l'un des conquérants hébreux, signifie *chien*.

Les savants ont beaucoup disputé, et ne sont pas convenus si Moïse est antérieur à Bacchus, ou Bacchus à Moïse. Ils sont tous deux de grands hommes; mais Moïse, en frappant un rocher avec sa baguette, n'en fit sortir que de l'eau; au lieu que Bacchus, en frappant la terre de son thyrse, en fit sortir du vin. C'est de là que toutes les chansons de table célèbrent Bacchus, et qu'il n'y a peut-être pas deux chansons en faveur de Moïse.

Cinquième lettre d'Adaté au grand brame Shastasid.

De quels termes oserai-je me servir pour t'exprimer mon nouveau malheur? comment la pudeur pourra-t-elle parler de la honte? Birma a vu le crime, et il l'a souffert! que deviendrai-je? La fosse où j'étais enterrée est bien moins horrible que mon état.

Le P. Fa tutto est entré ce matin dans ma chambre, tout parfumé, et couvert d'une simarre de soie légère. J'étais dans mon lit. « Victoire! m'a-t-il dit, l'ordre de délivrer votre mari est signé. » A ces mots les transports de la joie se sont emparés de tous mes sens; je l'ai nommé mon protecteur, mon père : il s'est penché vers moi, il m'a embrassée. J'ai cru d'abord que c'était une caresse innocente, un témoignage chaste de ses bontés pour moi; mais, dans le même instant, écartant ma couverture, dépouillant sa simarre, se jetant sur moi comme un oiseau de proie sur une colombe, me pressant du poids de son corps, ôtant de ses bras nerveux tout mouvement à mes faibles bras, arrêtant sur

mes lèvres ma voix plaintive par des baisers criminels, enflammé, invincible, inexorable.... quel moment ! et pourquoi ne suis-je pas morte ?

Déra, presque nue, est venue à mon secours, mais lorsque rien ne pouvait plus me secourir qu'un coup de tonnerre. O providence de Birma ! il n'a point tonné, et le détestable Fa tutto a fait pleuvoir dans mon sein la brûlante rosée de son crime. Non, Drugha elle-même avec ses dix bras célestes n'aurait pu déranger ce Mosasor[1] indomptable.

Ma chère Déra le tirait de toutes ses forces ; mais figurez-vous un passereau qui becqueterait le bout des plumes d'un vautour acharné sur une tourterelle : c'est l'image du P. Fa tutto, de Déra et de la pauvre Adaté.

Pour se venger des importunités de Déra, il la saisit elle-même, la renverse d'une main en me retenant de l'autre ; il la traite comme il m'a traitée, sans miséricorde ; ensuite il sort fièrement comme un maître qui a châtié deux esclaves, et nous dit : « Sachez que je vous punirai ainsi

---

1. Ce Mosasor est l'un des principaux anges rebelles qui combattirent contre l'Éternel, comme le rapporte l'*Autorashasta*, le plus ancien livre des brachmanes ; et c'est là probablement l'origine de la guerre des Titans, et de toutes les fables imaginées depuis sur ce modèle.

toutes deux, quand vous ferez les mutines. »

Nous sommes restées, Déra et moi, un quart d'heure sans oser dire un mot, sans oser nous regarder. Enfin Déra s'est écriée : « Ah ! ma chère maîtresse, quel homme ! Tous les gens de son espèce sont-ils aussi cruels que lui ? »

Pour moi, je ne pensais qu'au malheureux Amabed ; on m'a promis de me le rendre, et on ne me le rend point : me tuer, c'était l'abandonner ; ainsi je ne me suis pas tuée.

Je ne m'étais nourrie depuis un jour que de ma douleur. On ne nous a point apporté à manger à l'heure accoutumée : Déra s'en étonnait et s'en plaignait. Il me paraissait bien honteux de manger après ce qui nous était arrivé ; cependant nous avions un appétit dévorant : rien ne venait ; et, après nous être pâmées de douleur, nous nous évanouissions de faim.

Enfin, sur le soir, on nous a servi une tourte de pigeonneaux, une poularde et deux perdrix, avec un seul petit pain ; et, pour comble d'outrage, une bouteille de vin sans eau. C'est le tour le plus sanglant qu'on puisse jouer à deux femmes comme nous, après tout ce que nous avions souffert ; mais que faire ? Je me suis mise à genoux : O Birma ! ô Vitsnou ! ô Brama ! vous savez que l'âme n'est point souillée de ce qui entre dans

le corps ; si vous m'avez donné une âme, pardonnez-lui la nécessité funeste où est mon corps de n'être pas réduit aux légumes : je sais que c'est un péché horrible de manger du poulet ; mais on nous y force. Puissent tant de crimes retomber sur la tête du P. Fa tutto ! qu'il soit, après sa mort, changé en une jeune malheureuse Indienne ; que je sois changée en dominicain ; que je lui rende tous les maux qu'il m'a faits, et que je sois plus impitoyable encore pour lui qu'il ne l'a été pour moi ! Ne sois point scandalisé ; pardonne, vertueux Shastasid ! nous nous sommes mises à table : qu'il est dur d'avoir des plaisirs qu'on se reproche !

Postcript. Immédiatement après le dîner, j'écris au modérateur de Goa, qu'on appelle le corrégidor : je lui demande la liberté d'Amabed et la mienne ; je l'instruis de tous les crimes du P. Fa tutto. Ma chère Déra dit qu'elle lui fera parvenir ma lettre par cet alguazil des inquisiteurs pour la foi, qui vient quelquefois la voir dans mon antichambre, et qui a pour elle beaucoup d'estime. Nous verrons ce que cette démarche hardie pourra produire.

Sixième lettre d'Adaté.

Le croirais-tu, sage instructeur des hommes? il y a des justes à Goa, et don Jéronimo, le corrégidor, en est un. Il a été touché de mon malheur et de celui d'Amabed : l'injustice le révolte, le crime l'indigne. Il s'est transporté avec des officiers de justice à la prison qui nous renferme. J'apprends qu'on appelle ce repaire le palais du saint-office ; mais, ce qui t'étonnera, on lui a refusé l'entrée ; les cinq spectres, suivis de leurs hallebardiers, se sont présentés à la porte, et ont dit à la justice : « Au nom de Dieu, tu n'entreras pas. — J'entrerai au nom du roi, a dit le corrégidor ; c'est un cas royal. — C'est un cas sacré, ont répondu les spectres. » Don Jéronimo le juste a dit : « Je dois interroger Amabed, Adaté, Déra, et le P. Fa tutto. — Interroger un inquisiteur, un dominicain ! s'est écrié le chef des spectres : c'est un sacrilége ; *scommunicao, scommunicao !* » On dit que ce sont des mots terribles, et qu'un homme sur qui on les a prononcés meurt ordinairement au bout de trois jours.

Les deux partis se sont échauffés ; ils étaient

près d'en venir aux mains; enfin ils s'en sont rapportés à l'obispo de Goa. Un obispo est à peu près parmi ces barbares ce que tu es chez les enfans de Brama : c'est un intendant de leur religion; il est vêtu de violet, et il porte aux mains des souliers violets; il a sur la tête, les jours de cérémonie, un pain de sucre fendu en deux. Cet homme a décidé que les deux partis avaient également tort, et qu'il n'appartenait qu'à leur vice-Dieu de juger le P. Fa tutto. Il a été convenu qu'on l'enverrait par-devant sa divinité avec Amabed et moi, et ma fidèle Déra.

Je ne sais où demeure ce vice, si c'est dans le voisinage du grand lama ou en Perse; mais n'importe, je vais revoir Amabed : j'irais avec lui au bout du monde, au ciel, en enfer. J'oublie dans ce moment ma fosse, ma prison, les violences de Fa tutto, ses perdrix que j'ai eu la lâcheté de manger, et son vin que j'ai eu la faiblesse de boire.

Septième lettre d'Adaté.

Je l'ai revu, mon tendre époux : on nous a réunis; je l'ai tenu dans mes bras; il a effacé la tache du crime dont cet abominable Fa tutto

m'avait souillée : semblable à l'eau sainte du Gange, qui lave toutes les macules des âmes, il m'a rendu une nouvelle vie. Il n'y a que cette pauvre Déra qui reste encore profanée ; mais tes prières et tes bénédictions remettront son innocence dans tout son éclat.

On nous fait partir demain sur un vaisseau qui fait voile pour Lisbonne : c'est la patrie du fier Albuquerque ; c'est là sans doute qu'habite ce vice-Dieu qui doit juger entre Fa tutto et nous : s'il est vice-Dieu, comme tout le monde l'assure ici, il est bien certain qu'il condamnera Fa tutto. C'est une petite consolation ; mais je cherche bien moins la punition de ce terrible coupable que le bonheur du tendre Amabed.

Quelle est donc la destinée des faibles mortels, de ces feuilles que les vents emportent ! Nous sommes nés, Amabed et moi, sur les bords du Gange ; on nous emmène en Portugal ; on va nous juger dans un monde inconnu, nous qui sommes nés libres ! Reverrons-nous jamais notre patrie ? Pourrons-nous accomplir le pèlerinage que nous méditons vers ta personne sacrée ?

Comment pourrons-nous, moi et ma chère Déra, être enfermées dans le même vaisseau avec le P. Fa tutto ? cette idée me fait trembler. Heureusement j'aurai mon brave époux pour me dé-

fendre! mais que deviendra Déra, qui n'a point de mari? Enfin, nous nous recommandons à la Providence.

Ce sera désormais mon cher Amabed qui t'écrira; il fera le journal de nos destins; il te peindra la nouvelle terre et les nouveaux cieux que nous allons voir. Puisse Brama conserver ongtemps ta tête rase, et l'entendement divin qu'il a placé dans la moelle de ton cerveau!

Première lettre d'Amabed à Shastasid, après sa captivité.

Je suis donc encore au nombre des vivans ! c'est donc moi qui t'écris, divin Shastasid ! J'ai tout su, et tu sais tout. Charme des yeux n'a point été coupable ; elle ne peut l'être : la vertu est dans le cœur, et non ailleurs. Ce rhinocéros de Fa tutto, qui avait cousu à sa peau celle du renard, soutient hardiment qu'il nous a baptisés, Adaté et moi, dans Bénarès, à la mode de l'Europe ; que je suis *apostato*, et que Charme des yeux est *apostata*. Il jure, par l'homme nu qui est peint ici sur presque toutes les murailles, qu'il est injustement accusé d'avoir violé ma chère épouse et sa jeune Déra ; Charme des yeux, de son côté, et la douce Déra, jurent qu'elles ont été violées. Les esprits européens ne peuvent percer ce sombre abîme ; ils disent tous qu'il n'y a que leur vice-Dieu qui puisse y rien connaître, attendu qu'il est infaillible.

Don Jéronimo, le corrégidor, nous fait tous embarquer demain pour comparaître devant cet être extraordinaire qui ne se trompe jamais. Ce grand juge des barbares ne siége point à Lisbonne, mais beaucoup plus loin, dans une ville magnifique qu'on nomme Roume. Ce nom est absolument inconnu chez nos Indiens. Voilà un terrible voyage! A quoi les enfans de Brama sont-ils exposés dans cette courte vie!

Nous avons pour compagnons de voyage des marchands d'Europe, des chanteuses, deux vieux officiers des troupes du roi de Portugal, qui ont gagné beaucoup d'argent dans notre pays, des prêtres du vice-Dieu, et quelques soldats.

C'est un grand bonheur pour nous d'avoir appris l'italien, qui est la langue courante de tous ces gens-là : car comment pourrions-nous entendre le jargon portugais? mais ce qui est horrible, c'est d'être dans la même barque avec un Fa tutto. On nous fait coucher ce soir à bord, pour démarrer demain au lever du soleil. Nous aurons une petite chambre de six pieds de long sur quatre de large pour ma femme et pour Déra : on dit que c'est une faveur insigne. Il faut faire ses petites provisions de toute espèce; c'est un bruit, c'est un tintamarre inexprimable. La foule du peuple se précipite pour nous regarder;

Charme des yeux est en larmes; Déra tremble: il faut s'armer de courage. Adieu; adresse pour nous tes saintes prières à l'Éternel, qui créa les malheureux mortels il y a juste cent quinze mille six cent cinquante-deux révolutions annuelles du soleil autour de la terre, ou de la terre autour du soleil.

Seconde lettre d'Amabed pendant sa route.

Après un jour de navigation, le vaisseau s'est trouvé vis-à-vis Bombay, dont l'exterminateur Albuquerque, qu'on appelle ici *le Grand*, s'est emparé. Aussitôt un bruit infernal se fait entendre : notre vaisseau a tiré neuf coups de canon; on lui en a répondu autant des remparts de la ville. Charme des yeux et la jeune Déra ont cru être à leur dernier jour; nous étions couverts d'une fumée épaisse. Croirais-tu, sage Shastasid, que ce sont là des politesses? c'est la façon dont ces barbares se saluent. Une chaloupe a apporté des lettres pour le Portugal; alors nous avons fait voile dans la grande mer, laissant à notre droite les embouchures du grand fleuve Zonboudipo, que les barbares appellent l'Indus.

Nous ne voyons plus que les airs, nommés

ciel par ces brigands si peu dignes du ciel, et cette grande mer que l'avarice et la cruauté leur ont fait traverser.

Cependant le capitaine paraît un homme honnête et prudent : il ne permet pas que le P. Fa tutto soit sur le tillac quand nous y prenons le frais, et lorsqu'il est en haut, nous nous tenons en bas; nous sommes comme le jour et la nuit, qui ne paraissent jamais ensemble sur le même horizon. Je ne cesse de réfléchir sur la destinée qui se joue des malheureux mortels : nous voguons sur la mer des Indes avec un dominicain, pour aller être jugés dans Roume, à six mille lieues de notre patrie.

Il y a dans le vaisseau un personnage considérable, qu'on nomme l'aumônier : ce n'est pas qu'il fasse l'aumône; au contrarie, on lui donne de l'argent pour dire des prières dans une langue qui n'est ni la portugaise, ni l'italienne, et que personne de l'équipage n'entend; peut-être ne l'entend-il pas lui-même, car il est toujours en dispute sur le sens des paroles avec le P. Fa tutto. Le capitaine m'a dit que cet aumônier est franciscain, et que, l'autre étant dominicain, ils sont obligés en conscience de n'être jamais du même avis. Leurs sectes sont ennemies jurées l'une de l'autre : aussi sont-ils vêtus tout différemment,

pour marquer la différence de leurs opinions.

Le franciscain s'appelle Fa molto; il me prête des livres italiens concernant la religion du vice-Dieu devant qui nous comparaîtrons. Nous lisons ces livres, ma chère Adaté et moi; Déra assiste à la lecture. Elle y a eu d'abord de la répugnance, craignant de déplaire à Brama; mais, plus nous lisons, plus nous nous fortifions dans l'amour des saints dogmes que tu enseignes aux fidèles.

Troisième lettre du journal d'Amabed.

Nous avons lu avec l'aumônier des épîtres d'un des grands saints de la religion italienne et portugaise: son nom est Paul. Toi qui possèdes la science universelle, tu connais Paul, sans doute. C'est un grand homme: il a été renversé de cheval par une voix, et aveuglé par un trait de lumière; il se vante d'avoir été comme moi au cachot; il ajoute qu'il a eu cinq fois trente neuf coups de fouet, ce qui fait en tout cent quatre-vingt-quinze écourgées sur les fesses; plus, trois fois des coups de bâton, sans spécifier le nombre; plus, il dit qu'il a été lapidé une fois: cela est violent, car on n'en revient guère; plus, il jure qu'il a été un jour et une nuit au fond de

la mer. Je le plains beaucoup; mais en récompense il a été ravi au troisième ciel. Je t'avoue, illuminé Shastasid, que je voudrais en faire autant, dussé-je acheter cette gloire par cent quatre-vingt-quinze coups de verges bien appliqués sur le derrière.

> Il est beau qu'un mortel jusques aux cieux s'élève,
> Il est beau même d'en tomber,

comme dit un de nos plus aimables poëtes indiens, qui est quelquefois sublime.

Enfin je vois qu'on a conduit comme moi Paul à Roume pour être jugé. Quoi donc! mon cher Shastasid, Roume a donc jugé tous les mortels dans tous les temps? Il faut certainement qu'il y ait dans cette ville quelque chose de supérieur au reste de la terre; tous les gens qui sont dans le vaisseau ne jurent que par Roume; on fesait tout à Goa au nom de Roume.

Je te dirai bien plus: le Dieu de notre aumônier Fa molto, qui est le même que celui de Fa tutto, naquit et mourut dans un pays dépendant de Roume, et il paya le tribut au zamorain qui régnait dans cette ville. Tout cela ne te paraît-il pas bien surprenant? Pour moi, je crois rêver, et que tous les gens qui m'entourent rêvent aussi.

Notre aumônier Fa molto nous alu des choses encore plus merveilleuses. Tantôt c'est un âne qui parle; tantôt c'est un de leurs saints qui passe trois jours et trois nuits dans le ventre d'une baleine, et qui en sort de fort mauvaise humeur; ici, c'est un prédicateur qui s'en va prêcher dans le ciel, monté sur un char de feu traîné par quatre chevaux de feu; un docteur passe la mer à pied sec, suivi de deux ou trois millions d'hommes qui s'enfuient avec lui; un autre docteur arrête le soleil et la lune; mais cela ne me surprend point : tu m'as appris que Bacchus en avait fait autant.

Ce qui me fait le plus de peine, à moi qui me pique de propreté et d'une grande pudeur, c'est que le Dieu de ces gens-là ordonne à un de ses prédicateurs[1] de manger de la matière louable sur son pain, et à un autre de coucher pour de l'argent avec des filles de joie [2], et d'en avoir des enfans.

Il y a bien pis : ce savant homme nous a fait remarquer deux sœurs, Oolla et Ooliba[3]. Tu les

---

1. Voyez Ezéchiel, chapitre IV.
2. Osée, chapitre I.
3. Voir la note à la fin. Cette note et trois autres de celles qui suivent sont de telle nature que nous avons cru devoir les rejeter à la fin.

connais bien, puisque tu as tout lu. Cet article a fort scandalisé ma femme, le blanc de ses yeux en a rougi. J'ai remarqué que la bonne Déra était tout en feu à ce paragraphe. Il faut certainement que ce franciscain Fa molto soit un gaillard. Cependant il a fermé son livre dès qu'il a vu combien Charme des yeux et moi nous étions effarouchés, et il est sorti pour aller méditer sur le texte.

Il m'a laissé son livre sacré, j'en ai lu quelques pages au hasard. O Brama! ô justice éternelle! quels hommes que tous ces gens-là[1]! Ils couchent tous avec leurs servantes dans leur vieillesse; l'un fait des infamies[2] à sa belle-mère, l'autre[3] à sa belle-fille; ici, c'est une ville tout entière qui veut absolument traiter un pauvre prêtre comme une jolie fille[4]; là deux demoiselles de condition enivrent leur père[5], couchent avec lui l'une après l'autre, et en ont des enfans.

Mais ce qui m'a le plus épouvanté, le plus saisi d'horreur, c'est que les habitans d'une ville magnifique, à qui leur Dieu députa deux êtres

---

1. Voyez l'histoire d'Abraham, de Jacob, etc.
2. Voir la note à la fin.
3. Voir la note à la fin.
4. Voir la note à la fin.
5. Les filles de Loth (*Genèse*, chapitre XIX).

éternels qui sont sans cesse au pied de son trône, deux esprits purs, resplendissans d'une lumière divine.... ma plume frémit comme mon âme..... le dirai-je ? oui, ces habitans firent tout ce qu'ils purent pour violer ces messagers de Dieu[1]. Quel péché abominable avec des hommes ! mais avec des anges ! cela est-il possible ? Cher Shastasid, bénissons Birma, Vitsnou et Brama, remercions-les de n'avoir jamais connu ces inconcevables turpitudes. On dit que le conquérant Alexandre voulut autrefois introduire cette coutume si pernicieuse parmi nous ; qu'il polluait publiquement son mignon Éphestion. Le Ciel l'en punit : Éphestion et lui périrent à la fleur de leur âge. Je te salue, maître de mon âme, esprit de mon esprit. Adaté, la triste Adaté se recommande à tes prières.

Quatrième lettre d'Amaded à Shastasid.

Du cap qu'on appelle Bonne-Espérance,
le 15 du mois du rhinocéros.

Il y a longtemps que je n'ai étendu mes feuilles de coton sur une planche, et trempé mon

---

1. Sodome (*Genèse,* chapitre XIX).

pinceau dans la laque noire délayée, pour te rendre un compte fidèle. Nous avons laissé loin derrière nous à notre droite le détroit de Babel-Mandel, qui entre dans la fameuse mer Rouge, dont les flots se séparèrent autrefois et s'amoncelèrent comme des montagnes pour laisser passer Bacchus et son armée. Je regrettais qu'on n'eût point mouillé aux côtes de l'Arabie heureuse, ce pays presque aussi beau que le nôtre, dans lequel Alexandre voulait établir le siége de son empire et l'entrepôt du commerce du monde. J'aurais voulu voir cet Aden, ou Éden, dont les jardins sacrés furent si renommés dans l'antiquité; ce Moka, fameux par le café, qui ne croît jusqu'à présent que dans cette province; Mecca, où le grand prophète des musulmans établit le siége de son empire, et où tant de nations de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe viennent tous les ans baiser une pierre noire descendue du ciel, qui n'envoie pas souvent de pareilles pierres aux mortels. Mais il ne nous est pas permis de contenter notre curiosité : nous voguons toujours pour arriver à Lisbonne et de là à Roume.

Nous avons déjà passé la ligne équinoxiale; nous sommes descendus à terre au royaume de Mélinde, où les Portugais ont un port considérable : notre équipage y a embarqué de l'ivoire,

de l'ambre gris, du cuivre, de l'argent et de l'or. Nous voici parvenus au grand Cap : c'est le pays des Hottentots. Ces peuples ne paraissent pas descendus des enfans de Brama : la nature y a donné aux femmes un ablier que forme leur peau ; ce tablier couvre leur joyau, dont les Hottentots sont idolâtres, et pour lequel ils font des madrigaux et des chansons. Ces peuples vont tout nus ; cette mode est fort naturelle, mais elle ne me paraît ni honnête ni habile. Un Hottentot est bien malheureux : il n'a plus rien à désirer quand il a vu sa Hottentote par devant et par derrière ; le charme des obstacles lui manque : il n'y a plus rien de piquant pour lui. Les robes de nos Indiennes, inventées pour être troussées, marquent un génie bien supérieur. Je suis persuadé que le sage Indien à qui nous devons le jeu des échecs et celui du trictrac imagina aussi les ajustemens des dames pour notre félicité.

Nous resterons deux jours à ce cap, qui est la borne du monde, et qui semble séparer l'Orient de l'Occident. Plus je réfléchis sur la couleur de ces peuples, sur le gloussement dont ils se servent pour se faire entendre, au lieu d'un langage articulé, sur leur figure, sur le tablier de leurs dames, plus je suis convaincu que cette race ne peut avoir la même origine que nous.

Notre aumônier prétend que les Hottentots, les nègres et les Portugais descendent du même père : cette idée est bien ridicule ; j'aimerais autant qu'on me dît que les poules, les arbres et l'herbe de ce pays-là viennent des poules, des arbres et de l'herbe de Bénarès ou de Pékin.

Cinquième lettre d'Amabed.

Du 16 au soir, au cap dit de Bonne-Espérance.

Voici bien une autre aventure ! Le capitaine se promenait avec Charme des yeux et moi sur un grand plateau au pied duquel la mer du midi vient briser ses vagues ; l'aumônier Fa molto a conduit notre jeune Déra tout doucement dans une petite maison nouvellement bâtie qu'on appelle un cabaret : la pauvre fille n'y entendait point finesse, et croyait qu'il n'y avait rien à craindre parce que cet aumônier n'est pas dominicain. Bientôt nous avons entendu des cris. Figure-toi que le P. Fa tutto a été jaloux de ce tête-à-tête : il est entré dans le cabaret en furieux ; il y avait deux matelots qui ont été jaloux aussi. C'est une terrible passion que la jalousie ! Les deux matelots et les deux prêtres avaient beaucoup

bu de cette liqueur qu'ils disent avoir été inventée par leur Noé, et dont nous prétendons que Bacchus est l'auteur, présent funeste, qui pourrait être utile s'il n'était pas si facile d'en abuser. Les Européans disent que ce breuvage leur donne de l'esprit : comment cela peut-il être puisqu'il leur ôte la raison ?

Les deux hommes de mer et les deux bonzes d'Europe se sont gourmés violemment, un matelot donnant sur Fa tutto, celui-ci sur l'aumônier, ce franciscain sur l'autre matelot, qui rendait ce qu'il recevait ; tous quatre changeant de main à tout moment, deux contre deux, trois contre un, tous contre tous ; chacun jurant, chacun tirant à soi notre infortunée, qui jetait des cris lamentables. Le capitaine est accouru au bruit : il a frappé indifféremment sur les quatre combattans ; et, pour mettre Déra en sûreté, il l'a menée dans son quartier, où elle est enfermée avec lui depuis deux heures ; les officiers et les passagers, qui sont tous fort polis, se sont assemblés autour de nous, et nous ont assuré que les deux moines (c'est ainsi qu'ils les appellent) seraient punis sévèrement par le vice-Dieu dès qu'ils seraient arrivés à Roume : cette espérance nous a un peu consolés.

Au bout de deux heures le capitaine est re-

venu, en nous ramenant Déra avec des civilités et des complimens dont ma chère femme a été très-contente. O Brama, qu'il arrive d'étranges choses dans les voyages, et qu'il serait bien plus sage de rester chez soi !

Sixième lettre d'Amabed pendant sa route.

Je ne t'ai point écrit depuis l'aventure de notre petite Déra : le capitaine pendant la traversée a toujours eu pour elle des bontés très-distinguées ; j'avais peur qu'il ne redoublât de civilités pour ma femme ; mais elle a feint d'être grosse de quatre mois : les Portugais regardent les femmes grosses comme des personnes sacrées qu'il n'est pas permis de chagriner ; c'est du moins une bonne coutume qui met en sûreté le cher honneur d'Adaté. Le dominicain a eu ordre de ne se présenter jamais devant nous, et il a obéi.

Le franciscain, quelques jours après la scène du cabaret, vint nous demander pardon. Je le tirai à part ; je lui demandai comment, ayant fait vœu de chasteté, il avait pu s'émanciper à ce point. Il me répondit : « Il est vrai que j'ai fait ce vœu ; mais si j'avais promis que mon sang

ne coulerait jamais dans mes veines, et que mes ongles et mes cheveux ne croîtraient pas, vous m'avouerez que je ne pourrais accomplir cette promesse : au lieu de nous faire jurer d'être chastes, il fallait nous forcer à l'être, et rendre tous les moines eunuques ; tant qu'un oiseau a ses plumes, il vole ; le seul moyen d'empêcher un cerf de courir est de lui couper les jambes : soyez très-sûr que les prêtres vigoureux comme moi, et qui n'ont point de femmes, s'abandonnent malgré eux à des excès qui font rougir la nature ; après quoi ils vont célébrer les saints mystères. »

J'ai beaucoup appris dans la conversation avec cet homme ; il m'a instruit de tous les mystères de sa religion, qui m'ont tous étonné : « Le révérend P. Fa tutto, m'a-t-il dit, est un fripon qui ne croit pas un mot de tout ce qu'il enseigne ; pour moi, j'ai des doutes violens ; mais je les écarte, je me mets un bandeau sur les yeux, je repousse mes pensées, et je marche comme je puis dans la carrière que je cours ; tous les moines sont réduits à cette alternative : ou l'incrédulité leur fait détester leur profession, ou la stupidité la leur rend supportable. »

Croirais-tu bien qu'après ces aveux il m'a proposé de me faire chrétien ? Je lui ai dit : « Com-

ment pouvez-vous me présenter une religion dont vous n'êtes pas persuadé vous-même, à moi qui suis né dans la plus ancienne religion du monde, à moi dont le culte existait cent quinze mille trois cents ans pour le moins, de votre aveu, avant qu'il y eût des franciscains dans le monde ?

— Ah ! mon cher Indien, m'a-t-il répondu, si je pouvais réussir à vous rendre chrétiens, vous et la belle Adaté, je ferais crever de dépit ce maraud de dominicain qui ne croit pas à l'immaculée conception de la Vierge ! vous feriez ma fortune, je pourrais devenir *obispo*[1] ; ce serait une bonne action, et Dieu vous en saurait gré. »

C'est ainsi, divin Shastasid, que parmi ces barbares d'Europe on trouve des hommes qui sont un composé d'erreur, de faiblesse, de cupidité et de bêtise, et d'autres qui sont des coquins conséquens et endurcis. J'ai fait part de ces conversations à Charme des yeux : elle a souri de pitié. Qui l'eût cru que ce serait dans un vaisseau, en voguant vers les côtes d'Afrique,

---

1. *Obispo* est le mot portugais qui signifie *episcopus*, évêque en langage gaulois. Ce mot n'est dans aucun des quatre Évangiles.

que nous apprendrions à connaître les hommes?

Septième lettre d'Amabed.

Quel beau climat que ces côtes méridionales! mais quels vilains habitans! quelles brutes! Plus la nature a fait pour nous, moins nous fesons pour elle. Nul art n'est connu chez tous ces peuples; c'est une grande question parmi eux s'ils sont descendus des singes, ou si les singes sont venus d'eux. Nos sages ont dit que l'homme est l'image de Dieu: voilà une plaisante image de l'Être éternel qu'un nez noir épaté, avec un peu ou point d'intelligence! Un temps sans doute viendra où ces animaux sauront bien cultiver la terre, l'embellir par des maisons et par des jardins, et connaître la route des astres : il faut du temps pour tout. Nous datons, nous autres, notre philosophie de cent quinze mille six cent cinquante-deux ans: en vérité, sauf le respect que je te dois, je pense que nous nous trompons; il me semble qu'il faut bien plus de temps pour être arrivés au point où nous sommes; mettons seulement vingt mille ans pour inventer un langage tolérable, autant pour écrire par le moyen d'un alphabet, autant pour la métallurgie, autant

pour la charrue et la navette, autant pour la navigation ; et combien d'autres arts encore exigent-ils de siècles ! Les Chaldéens datent de quatre cent mille ans, et ce n'est pas encore assez.

Le capitaine a acheté, sur un rivage qu'on nomme Angola, six nègres qu'on lui a vendus pour le prix courant de six bœufs : il faut que ce pays-là soit bien plus peuplé que le nôtre, puisqu'on y vend les hommes si bon marché ; mais aussi comment une si abondante population s'accorde-t-elle avec tant d'ignorance ?

Le capitaine a quelques musiciens auprès de lui : il leur a ordonné de jouer de leurs instrumens, et aussitôt ces pauvres nègres se sont mis à danser avec presque autant de justesse que nos éléphans. Est-il possible qu'aimant la musique, ils n'aient pas su inventer le violon, pas même la musette ? Tu me diras, grand Shastasid, que l'industrie des éléphans mêmes n'a pas pu parvenir à cet effort, et qu'il faut attendre. A cela je n'ai rien à répliquer.

Huitième lettre d'Amabed.

L'année est à peine révolue, et nous voici à la vue de Lisbonne, sur le fleuve du Tage, qui

depuis longtemps a la réputation de rouler de l'or dans ses flots : s'il en est ainsi, d'où vient donc que les Portugais vont en chercher si loin? Tous ces gens d'Europe répondent qu'on n'en peut trop avoir. Lisbonne est, comme tu me l'avais dit, la capitale d'un très-petit royaume : c'est la patrie de cet Albuquerque qui nous a fait tant de mal ; j'avoue qu'il y a quelque chose de grand dans ces Portugais qui ont subjugué une partie de nos belles contrées ; il faut que l'envie d'avoir du poivre donne de l'industrie et du courage.

Nous espérions, Charme des yeux et moi, entrer dans la ville ; mais on ne l'a pas permis, parce qu'on nous dit que nous sommes prisonniers du vice-Dieu, et que le dominicain Fa tutto, le franciscain aumônier Fa molto, Déra, Adaté et moi, nous devons tous être jugés à Roume.

On nous a fait passer sur un autre vaisseau qui part pour la ville du vice-Dieu.

Le capitaine est un vieux Espagnol, différent en tout du Portugais qui en usait si poliment avec nous : il ne parle que par monosyllabes, et encore très-rarement ; il porte à sa ceinture des grains enfilés qu'il ne cesse de compter : on dit que c'est une grande marque de vertu.

Déra regrette fort l'autre capitaine : elle trouve

qu'il était bien plus civil. On a remis à l'Espagnol une grosse liasse de papiers pour instruire notre procès en cour de Roume. Un scribe du vaisseau l'a lu à haute voix: il prétend que le P. Fa tutto sera condamné à ramer dans une des galères du vice-Dieu, et que l'aumônier Fa molto aura le fouet en arrivant. Tout l'équipage est de cet avis; le capitaine a serré les papiers sans rien dire. Nous mettons à la voile. Que Brama ait pitié de nous, et qu'il te comble de ses faveurs! Brama est juste; mais c'est une chose bien singulière qu'étant né sur le rivage du Gange, j'aille être jugé à Roume: on assure pourtant que la même chose est arrivée à plus d'un étranger.

Neuvième lettre d'Amabed.

Rien de nouveau; tout l'équipage est silencieux et morne comme le capitaine. Tu connais le proverbe indien: « Tout se conforme aux mœurs du maître. » Nous avons passé une mer qui n'a que neuf mille pas de large entre deux montagnes; nous sommes entrés dans une autre mer semée d'îles. Il y en a une fort singulière; elle est gouvernée par des religieux chrétiens,

qui portent un habit court et un chapeau, et qui font vœu de tuer tous ceux qui portent un bonnet et une robe; ils doivent aussi faire l'oraison. Nous avons mouillé dans une île plus grande et fort jolie, qu'on nomme Sicile : elle était bien plus belle autrefois; on parle de villes admirables dont on ne voit plus que les ruines. Elle fut habitée par des dieux, des déesses, des géans, des héros; on y forgeait la foudre; une déesse nommée Cérès la couvrit de riches moissons. Le vice-Dieu a changé tout cela : on y voit beaucoup de processions et de coupeurs de bourse.

Dixième lettre d'Amabed.

Enfin nous voici sur la terre sacrée du vice-Dieu. J'avais lu dans le livre de l'aumônier que ce pays était d'or et d'azur; que les murailles étaient d'émeraudes et de rubis; que les ruisseaux étaient d'huile, les fontaines de lait, les campagnes couvertes de vignes dont chaque cep produisait cent tonneaux de vin[1]. Peut-être trou-

1. Il veut apparemment parler de la sainte Jérusalem décrite dans le livre exact de l'*Apocalypse*, dans Justin, dans Tertullien, Irénée et autres grands personnages; mais on voit bien que ce pauvre brame n'en avait qu'une idée très-imparfaite.

verons-nous tout cela quand nous serons auprès de Roume.

Nous avons abordé avec beaucoup de peine dans un petit port fort incommode, qu'on appelle la cité vieille. Elle tombe en ruine, et est fort bien nommée.

On nous a donné pour nous conduire des charrettes attelées par des bœufs. Il faut que ces bœufs viennent de loin, car la terre à droite et à gauche n'est point cultivée : ce ne sont que des marais infects, des bruyères, des landes stériles. Nous n'avons vu dans le chemin que des gens couverts de la moitié d'un manteau, sans chemise, qui nous demandaient l'aumône fièrement. Ils ne se nourrissent, nous a-t-on dit, que de petits pains très-plats qu'on leur donne *gratis* le matin, et ne s'abreuvent que d'eau bénite.

Sans ces troupes de gueux, qui font cinq ou six mille pas pour obtenir par leurs lamentations la trentième partie d'une roupie, ce canton serait un désert affreux. On nous avertit même que quiconque y passe la nuit est en danger de mort. Apparemment que Dieu est fâché contre son vicaire, puisqu'il lui a donné un pays qui est le cloaque de la nature. J'apprends que cette contrée a été autrefois très-belle et très-fertile, et qu'elle n'est devenue si misérable que depuis

le temps où ces vicaires s'en sont mis en possession.

Je t'écris, sage Shastasid, sur ma charrette pour me désennuyer. Adaté est bien étonnée. Je t'écrirai dès que je serai dans Roume.

Onzième lettre d'Amabed.

Nous y voilà, nous y sommes, dans cette ville de Roume. Nous arrivâmes hier en plein jour, le 3 du mois de la brebis, qu'on dit ici le 15 mars 1513. Nous avons d'abord éprouvé tout le contraire de ce que nous attendions.

A peine étions-nous à la porte dite de Saint-Pancrace[1], que nous avons vu deux troupes de spectres, dont l'une est vêtue comme notre aumônier, et l'autre comme le P. Fa tutto. Elles avaient chacune une bannière à leur tête, et un grand bâton sur lequel était sculpté un homme tout nu, dans la même attitude que celui de Goa. Elles marchaient deux à deux, et chantaient un air à faire bâiller toute une province. Quand cette procession fut parvenue à notre charrette,

1. C'était autrefois la porte de Janicule : voyez comme la nouvelle Roume l'emporte sur l'ancienne.

une troupe cria : « C'est saint Fa tutto ! » l'autre : « C'est saint Fa molto ! » On baisa leurs robes, le peuple se mit à genoux. « Combien avez-vous converti d'Indiens, mon révérend père? — Quinze mille sept cents, disait l'un ; onze mille neuf cents, disait l'autre. Bénie soit la Vierge Marie!» Tout le monde avait les yeux sur nous, tout le monde nous entourait. « Sont-ce là de vos catéchumènes, mon révérend père ? — Oui, nous les avons baptisés. —Vraiment ils sont bien jolis ! Gloire dans les hauts ! gloire dans les hauts ! »

Le P. Fa tutto et le P. Fa molto furent conduits, chacun par sa procession, dans une maison magnifique; pour nous, nous allâmes à l'auberge : le peuple nous y suivit en criant : *Cazzo! cazzo!* en nous donant des bénédictions, en nous baisant les mains, en donnant mille éloges à ma chère Adaté, à Déra et à moi-même. Nous ne revenions pas de notre surprise.

A peine fûmes-nous dans notre auberge, qu'un homme vêtu d'une robe violette, acompagné de deux autres en manteau noir, vint nous féliciter sur notre arrivée. La première chose qu'il fit fut de nous offrir de l'argent de la part de la propaganda, si nous en avions besoin. Je ne sais pas ce que c'est que cette propaganda. Je lui répondis qu'il nous en restait encore, avec beaucoup de dia-

mans. En effet, j'avais eu le soin de cacher toujours ma bourse et une boîte de brillans dans mon caleçon. Aussitôt cet homme se prosterna presque devant moi, et me traita d'Excellence. « Son Excellence la signora Adaté n'est-elle pas bien fatiguée du voyage? ne va-t-elle pas se coucher! je crains de l'incommoder; mais je serai toujours à ses ordres. Le signor Amabed peut disposer de moi; je lui enverrai un cicéron[1] qui sera à son service : il n'a qu'à commander. Veulent-ils tous deux, quand ils seront reposés, me faire l'honneur de venir prendre le rafraîchissement chez moi? j'aurai l'honneur de leur envoyer un carrosse. »

Il faut avouer, mon divin Shastasid, que les Chinois ne sont pas plus polis que cette nation occidentale. Ce seigneur se retira. Nous dormîmes six heures, la belle Adaté et moi. Quand il fut nuit, le carrosse vint nous prendre; nous allâmes chez cet homme civil. Son appartement était illuminé, et orné de tableaux bien plus agréables que celui de l'homme tout nu que nous avions vu à Goa. Une très-nombreuse compagnie nous accabla de caresses, nous admira

---

1. On sait qu'on appelle à Rome *cicérons* ceux qui font métier de montrer aux étrangers les antiquailles.

d'être Indiens, nous félicita d'être baptisés, et nous offrit ses services pour tout le temps que nous voudrions rester à Roume.

Nous voulions demander justice du P. Fa tutto, on ne nous donna pas le temps d'en parler. Enfin nous fûmes reconduits, étonnés, confondus d'un tel accueil, et n'y comprenant rien.

Douzième lettre d'Amabed.

Aujourd'hui nous avons reçu des visites sans nombre, et une princesse de Piombino nous a envoyé deux écuyers nous prier de venir dîner chez elle. Nous y sommes allés dans un équipage magnifique; l'homme violet s'y est trouvé. J'ai su que c'est un des seigneurs, c'est-à-dire un des valets du vice-Dieu, qu'on appelle préférés, *prelati*. Rien n'est plus aimable, plus honnête que cette princesse de Piombino. Elle m'a placé à table à côté d'elle. Notre répugnance à manger des pigeons romains et des perdrix l'a fort surprise. Le préféré nous a dit que, puisque nous étions baptisés, il fallait manger des perdrix et boire du vin de Montepulciano; que tous les vice-Dieu en usaient ainsi, que c'était la marque essentielle d'un véritable chrétien.

La belle Adaté a répondu avec sa naïveté ordinaire qu'elle n'était pas chrétienne, qu'elle avait été baptisée dans le Gange. « Eh! mon Dieu ! Madame, a dit le préféré, dans le Gange, ou dans le Tibre, ou dans un bain, qu'importe? vous êtes des nôtres. Vous avez été convertie par le P. Fa tutto, c'est pour nous un honneur que nous ne voulons pas perdre. Voyez quelle supériorité notre religion a sur la vôtre ! » Et aussitôt il a couvert nos assiettes d'ailes de gelinottes. La princesse a bu à notre santé et à notre salut. On nous a pressés avec tant de grâce, on a dit tant de bons mots, on a été si poli, si gai, si séduisant, qu'enfin, ensorcelés par le plaisir (j'en demande pardon à Brama), nous avons fait, Adaté et moi, la meilleure chère du monde, avec un ferme propos de nous laver dans le Gange jusqu'aux oreilles, à notre retour, pour effacer notre péché. On n'a pas douté que nous ne fussions chrétiens. « Il faut, disait la princesse, que ce P. Fa tutto soit un grand missionnaire ; j'ai envie de le prendre pour mon confesseur. » Nous rougissions et nous baissions les yeux, ma pauvre femme et moi.

De temps en temps la signora Adaté fesait entendre que nous venions pour être jugés par le Vice-Dieu, et qu'elle avait la plus grande

envie de le voir. « Il n'y en a point, nous dit la princesse : il est mort, et on est occupé à présent à en faire un autre; dès qu'il sera fait, on vous présentera à Sa Sainteté. Vous serez témoins de la plus auguste fête que les hommes puissent jamais voir, et vous en serez le plus bel ornement. » Adaté a répondu avec esprit; et la princesse s'est prise d'un grand goût pour elle.

Sur la fin du repas nous avons eu une musique qui était, si j'ose le dire, supérieure à celle de Bénarès et de Maduré.

Après dîner la princesse a fait atteler quatre chars dorés; elle nous a fait monter dans le sien. Elle nous a fait voir de beaux édifices, des statues, des peintures. Le soir on a dansé. Je comparais secrètement cette réception charmante avec le cul de basse-fosse où nous avions été renfermés dans Goa, et je comprenais à peine comment le même gouvernement, la même religion, pouvaient avoir tant de douceur et d'agrément dans Roume, et exercer au loin tant d'horreurs.

Treizième lettre d'Amabed.

Tandis que cette ville est partagée sourdement en petites factions pour élire un vice-Dieu,

que ces factions, animées de la plus forte haine, se ménagent toutes avec une politesse qui ressemble à l'amitié ; que le peuple regarde les PP. Fa tutto et Fa molto comme les favoris de la Divinité ; qu'on s'empresse autour de nous avec une curiosité respectueuse, je fais, mon cher Shastasid, de profondes réflexions sur le gouvernement de Roume.

Je le compare au repas que nous a donné la princesse de Piombino. La salle était propre, commode et parée; l'or et l'argent brillaient sur les buffets; la gaieté, l'esprit et les grâces animaient les convives; mais dans les cuisines le sang et la graisse coulaient; les peaux des quadrupèdes, les plumes des oiseaux, et leurs entrailles pêle-mêle amoncelées, soulevaient le cœur et répandaient l'infection.

Telle est, ce me semble, la cour romaine: polie et flatteuse chez elle, ailleurs brouillonne et tyrannique. Quand nous disons que nous espérons avoir justice de Fa tutto, on se met doucement à rire; on nous dit que nous sommes trop au-dessus de ces bagatelles; que le gouvernement nous considère trop pour souffrir que nous gardions le souvenir d'une telle facétie; que les Fa tutto et les Fa molto sont des espèces de singes élevés avec soin pour faire des tours de passe-

passe devant le peuple ; et on finit par des protestations de respect et d'amitié pour nous. Quel parti veux-tu que nous prenions, grand Shastasid? Je crois que le plus sage est de rire comme les autres, et d'être poli comme eux. Je veux étudier Roume, elle en vaut la peine.

Quatorzième lettre d'Amabed.

Il y a un assez grand intervalle entre ma dernière lettre et la présente. J'ai lu, j'ai vu, j'ai conversé, j'ai médité. Je te jure qu'il n'y eut jamais sur la terre une contradiction plus énorme qu'entre le gouvernement romain et sa religion. J'en parlais hier à un théologien du vice-Dieu. Un théologien est dans cette cour ce que sont les derniers valets dans une maison : ils font la grosse besogne, portent les ordures ; et s'ils y trouvent quelque chiffon qui puisse servir, ils le mettent à part pour le besoin.

Je lui disais : « Votre Dieu est né dans une étable, entre un bœuf et un âne ; il a été élevé, a vécu, est mort dans la pauvreté ; il a ordonné expressément la pauvreté à ses disciples ; il leur a déclaré qu'il n'y aurait parmi eux ni premier ni dernier, et que celui qui voudrait commander

aux autres les servirait; cependant je vois ici qu'on fait exactement le contraire de ce que veut votre Dieu; votre culte même est tout différent du sien : vous obligez les hommes à croire des choses dont il n'a pas dit un seul mot.

— Tout cela est vrai, m'a-t-il répondu : notre Dieu n'a pas commandé à nos maîtres formellement de s'enrichir aux dépens des peuples, et de ravir le bien d'autrui; mais il l'a commandé virtuellement. Il est né entre un bœuf et un âne; mais trois rois sont venus l'adorer dans une écurie : les bœufs et les ânes figurent les peuples que nous enseignons, et les trois rois figurent tous les monarques qui sont à nos pieds. Ses disciples étaient dans l'indigence : donc nos maîtres doivent aujourd'hui regorger de richesses; car si ces premiers vice-Dieu n'eurent besoin que d'un écu, ceux d'aujourd'hui ont un besoin pressant de dix millions d'écus : or, être pauvre, c'est n'avoir précisément que le nécessaire; donc nos maîtres, n'ayant pas même le nécessaire, accomplissent la loi de la pauvreté à la rigueur.

« Quant aux dogmes, notre Dieu n'écrivit jamais rien, et nous savons écrire; donc c'est à nous d'écrire les dogmes : aussi les avons-nous fabriqués avec le temps, selon le besoin. Par exemple, nous avons fait du mariage le signe vi-

sible d'une chose invisible : cela fait que tous les procès suscités pour cause de mariage ressortissent de tous les coins de l'Europe à notre tribunal de Roume, parce que nous seuls pouvons voir des choses invisibles. C'est une source abondante de trésors qui coulent dans notre chambre sacrée des finances, pour étancher la soif de notre pauvreté. »

Je lui demandai si la chambre sacrée n'avait pas encore d'autres ressources. « Nous n'y avons pas manqué, dit-il ; nous tirons parti des vivans et des morts. Par exemple, dès qu'une âme est trépassée, nous l'envoyons dans une infirmerie; nous lui fesons prendre médecine dans l'apothicairerie des âmes ; et vous ne sauriez croire combien cette apothicairerie nous vaut d'argent. — Comment cela, Monsignor ? car il me semble que la bourse d'une âme est d'ordinaire assez mal garnie. — Cela est vrai, Signor ; mais elles ont des parens qui sont bien aises de retirer leurs parens morts de l'infirmerie, et de les faire placer dans un lieu plus agréable : il est triste pour une âme de passer toute une éternité à prendre médecine. Nous composons avec les vivans, ils achètent la santé des âmes de leurs défunts parens, les uns plus cher, les autres à meilleur compte, selon leurs facultés ; nous leur délivrons

des billets pour l'apothicairerie. Je vous assure que c'est un de nos meilleurs revenus.

— Mais, Monsignor, comment ces billets parviennent-ils aux âmes? » Il se mit à rire. « C'est l'affaire des parens, dit-il; et puis ne vous ai-je pas dit que nous avons un pouvoir incontestable sur les choses invisibles? »

Ce monsignor me paraît bien dessalé; je me forme beaucoup avec lui, et je me sens déjà tout autre.

Quinzième lettre d'Amabed.

Tu dois savoir, mon cher Shastasid, que le cicéron à qui monsignor m'a recommandé, et dont je t'ai dit un mot dans mes précédentes lettres, est un homme fort intelligent, qui montre aux étrangers les curiosités de l'ancienne Roume et de la nouvelle. L'une et l'autre, comme tu le vois, ont commandé aux rois; mais les premiers Romains acquirent leur pouvoir par leur épée, et les derniers par leur plume. La discipline militaire donna l'empire aux Césars, dont tu connais l'histoire; la discipline monastique donne une autre espèce d'empire à ces vice-Dieu, qu'on appelle papes. On voit des proces-

sions dans la même place où l'on voyait autrefois des triomphes. Les cicérons expliquent tout cela aux étrangers; ils leur fournissent des livres et des filles. Pour moi, qui ne veux pas faire d'infidélité à ma belle Adaté, tout jeune que je suis, je me borne aux livres, et j'étudie principalement la religion du pays, qui me divertit beaucoup.

Je lisais avec mon cicéron l'histoire de la vie du Dieu du pays : elle est fort extraordinaire. C'était un homme qui séchait des figuiers d'une seule parole, qui changeait l'eau en vin, et qui noyait des cochons. Il avait beaucoup d'ennemis; tu sais qu'il était né dans une bourgade appartenante à l'empereur de Roume. Ses ennemis étaient malins; ils lui demandèrent un jour s'ils devaient payer le tribut à l'empereur. Il leur répondit: « Rendez au prince ce qui est au prince; mais rendez à Dieu ce qui est à Dieu. » Cette réponse me paraît sage; nous en parlions, mon cicéron et moi, lorsque monsignor est entré. Je lui ai dit beaucoup de bien de son Dieu, et je l'ai prié de m'expliquer comment sa chambre des finances observait ce précepte en prenant tout pour elle, et en ne donnant rien à l'empereur: car tu dois savoir que, bien que les Romains aient un vice-Dieu, ils ont un empereur aussi,

auquel même ils donnent le titre de roi des Romains. Voici ce que cet homme très-avisé m'a répondu :

« Il est vrai que nous avons un empereur, mais il ne l'est qu'en peinture : il est banni de Roume ; il n'y a pas seulement une maison : nous le laissons habiter auprès d'un grand fleuve qui est gelé quatre mois de l'année, dans un pays dont le langage écorche nos oreilles ; le véritable empereur est le pape, puisqu'il règne dans la capitale de l'empire : ainsi rendez à l'empereur veut dire rendez au pape ; rendez à Dieu signifie encore rendez au pape, puisqu'en effet il est vice-Dieu : il est seul le maître de tous les cœurs et de toutes les bourses. Si l'autre empereur, qui demeure sur un grand fleuve, osait seulement dire un mot, alors nous soulèverions contre lui tous les habitans des rives du grand fleuve, qui sont pour la plupart de gros corps sans esprit, et nous armerions contre lui les autres rois, qui partageraient avec nous ses dépouilles. »

Te voilà au fait, divin Shastasid, de l'esprit de Roume. Le pape est en grand ce que le dalaï-lama est en petit : s'il n'est pas immortel comme le lama, il est tout-puissant pendant sa vie, ce qui vaut bien mieux ; si quelquefois on

lui résiste, si on le dépose, si on lui donne des soufflets, ou si même on le tue[1] entre les bras de sa maîtresse, comme il est arrivé quelquefois, ces inconvéniens n'attaquent jamais son divin caractère : on peut lui donner cent coups d'étrivières, mais il faut toujours croire tout ce qu'il dit. Le pape meurt, la papauté est immortelle. Il y a eu trois ou quatre vice-Dieu à la fois qui disputaient cette place : alors la divinité était partagée entre eux ; chacun en avait sa part ; chacun était infaillible dans son parti.

J'ai demandé à monsignor par quel art sa cour est parvenue à gouverner toutes les autres cours. « Il faut peu d'art, me dit-il, aux gens d'esprit pour conduire les sots. » J'ai voulu savoir si on ne s'était jamais révolté contre les décisions du vice-Dieu. Il m'a avoué qu'il y avait eu des hommes assez téméraires pour lever les yeux,

---

1. Jean VIII, assassiné à coups de marteau par un mari jaloux ; — Jean X, amant de Théodora, étranglé dans son lit ; — Étienne VIII, enfermé au château qu'on appelle aujourd'hui Saint-Ange ; — Étienne IX, sabré au visage par les Romains ; — Jean XII, déposé par l'empereur Othon Ier, assassiné chez une de ses maîtresses ; — Benoît V, exilé par l'empereur Othon Ier ; — Benoît VII, étranglé par le bâtard de Jean X ; — Benoît IX, qui acheta le pontificat, lui troisième, et revendit sa part, etc., etc. Ils étaient tous infaillibles.

mais qu'on les leur avait crevés aussitôt, ou qu'on avait exterminé ces misérables, et que ces révoltes n'avaient jamais servi jusqu'à présent qu'à mieux affermir l'infaillibilité sur le trône de la vérité.

On vient enfin de nommer un nouveau vice-Dieu : les cloches sonnent, on frappe les tambours, les trompettes éclatent, le canon tire, cent mille voix lui répondent. Je t'informerai de tout ce que j'aurai vu.

Seizième lettre d'Amabed.

Ce fut le 25 du mois du crocodile, et le 13 de la planète de Mars, comme on dit ici, que des hommes vêtus de rouge et inspirés élurent l'homme infaillible devant qui je dois être jugé, aussi bien que Charme des yeux en qualité d'apostata.

Ce Dieu en terre s'appelle Léone, dixième du nom : c'est un très-bel homme de trente-quatre à trente-cinq ans, et fort aimable ; les femmes sont folles de lui. Il était attaqué d'un mal immonde qui n'est bien connu encore qu'en Europe, mais dont les Portugais commencent à faire part à l'Indoustan : on croyait qu'il en mourrait, et

c'est pourquoi on l'a élu, afin que cette sublime place fût bientôt vacante ; mais il est guéri, et il se moque de ceux qui l'ont nommé.

Rien n'a été si magnifique que son couronnement : il y a dépensé cinq millions de roupies pour subvenir aux nécessités de son Dieu qui a été si pauvre. Je n'ai pu t'écrire dans le fracas de nos fêtes ; elles se sont succédé si rapidement, il a fallu passer par tant de plaisirs, que le loisir a été impossible.

Le vice-Dieu Léone a donné des divertissemens dont tu n'as point d'idée ; il y en a un surtout qu'on appelle comédie, qui me plaît beaucoup plus que tous les autres ensemble : c'est une représentation de la vie humaine, c'est un tableau vivant ; les personnages parlent et agissent ; ils exposent leurs intérêts ; ils développent leurs passions ; ils remuent l'âme des spectateurs.

La comédie que je vis avant-hier chez le pape est intitulée *la Mandragora :* le sujet de la pièce est un jeune homme adroit qui veut coucher avec la femme de son voisin ; il engage avec de l'argent un moine, un Fa tutto ou un Fa molto, à séduire sa maîtresse, et à faire tomber son mari dans un piége ridicule ; on se moque, tout le long de la pièce, de la religion que l'Europe pro-

fesse, dont Roume est le centre, et dont le siége papal est le trône. De tels plaisirs te paraîtront peut-être indécens, mon cher et pieux Shastasid : Charme des yeux en a été scandalisée ; mais la comédie est si jolie, que le plaisir l'a emporté sur le scandale.

Les festins, les bals, les belles cérémonies de la religion, les danseurs de corde, se sont succédé tour à tour sans interruption. Les bals surtout sont fort plaisans : chaque personne invitée au bal met un habit étranger et un visage de carton par-dessus le sien ; on tient sous ce déguisement des propos à faire éclater de rire ; pendant les repas il y a toujours une musique très-agréable : enfin c'est un enchantement.

On m'a conté qu'un vice-Dieu, prédécesseur de Léone, nommé Alexandre, sixième du nom, avait donné aux noces d'une de ses bâtardes une fête bien plus extraordinaire : il y fit danser cinquante filles toutes nues ; les brachmanes n'ont jamais institué de pareilles danses. Tu vois que chaque pays a ses coutumes. Je t'embrasse avec respect, et je te quitte pour aller danser avec ma belle Adaté. Que Birma te comble de bénédictions !

Dix-septième lettre d'Amabed.

Vraiment, mon grand brame, tous les vice-Dieu n'ont pas été si plaisans que celui-ci : c'est un plaisir de vivre sous sa domination. Le défunt, nommé Jules, était d'un caractère différent : c'était un vieux soldat turbulent qui aimait la guerre comme un fou ; toujours à cheval, toujours le casque en tête, distribuant des bénédictions et des coups de sabre, attaquant tous ses voisins, damnant leurs âmes et tuant leurs corps autant qu'il le pouvait : il est mort d'un accès de colère. Quel diable de vice-Dieu on avait là ! Croirais-tu bien qu'avec un morceau de papier il s'imaginait dépouiller les rois de leurs royaumes ? Il s'avisa de détrôner de cette manière le roi d'un pays assez beau, qu'on appelle la France : ce roi était un fort bon homme ; il passe ici pour un sot, parce qu'il n'a pas été heureux. Ce pauvre prince fut obligé d'assembler un jour les plus savans hommes de son royaume[1], pour leur

1. Le pape Jules II excommunia le roi de France Louis XII en 1510. Il mit le royaume de France en interdit, et le donna au premier qui voudrait s'en saisir. Cette excommunication et cette interdiction furent réitérées en 1512. On a peine à concevoir aujourd'hui cet excès d'in-

demander s'il lui était permis de se défendre contre un vice-Dieu qui le détrônait avec du papier. C'est être bien bon que de faire une question pareille! j'en témoignais ma surprise au monsignor violet qui m'a pris en amitié. « Est-il possible, lui disais-je, qu'on soit si sot en Europe? — J'ai bien peur, me dit-il, que les vice-Dieu n'abusent tant de la complaisance des hommes qu'à la fin ils leur donneront de l'esprit. »

Il faudra donc qu'il y ait des révolutions dans la religion de l'Europe. Ce qui te surprendra, docte et pénétrant Shastasid, c'est qu'il ne s'en fit point sous le vice-Dieu Alexandre qui régnait avant Jules; il fesait assassiner, pendre, noyer,

---

solence et de ridicule. Mais, depuis Grégoire VII, il n'y eut presque aucun évêque de Rome qui ne fît, ou qui ne voulût faire et défaire des souverains, selon son bon plaisir. Tous les souverains méritaient cet infâme traitement, puisqu'ils avaient été assez imbéciles pour fortifier eux-mêmes chez leurs sujets l'opinion de l'infaillibilité du pape, et son pouvoir sur toutes les Églises. Ils s'étaient donné eux-mêmes des fers qu'il était très-difficile de briser. Le gouvernement fut partout un chaos formé par la superstition. La raison n'a pénétré que très-tard chez les peuples de l'Occident; elle a guéri quelques blessures que cette superstition, ennemie du genre humain, avait faites aux hommes; mais il en reste encore de profondes cicatrices.

empoisonner impunément tous les seigneurs ses voisins ; un de ses cinq bâtards fut l'instrument de cette foule de crimes à la vue de toute l'Italie. Comment les peuples persistèrent-ils dans la religion de ce monstre ! C'est celui-là même qui fesait danser les filles sans aucun ornement superflu : ses scandales devaient inspirer le mépris, ses barbaries devaient aiguiser contre lui mille poignards; cependant il vécut honoré et paisible dans sa cour. La raison en est, à mon avis, que les prêtres gagnaient à tous ses crimes, et que les peuples n'y perdaient rien. Dès qu'on vexera trop les peuples ils briseront leurs liens; cent coups de bélier n'ont pu ébranler le colosse, un caillou le jettera par terre : c'est ce que disent ici les gens déliés qui se piquent de prévoir.

Enfin les fêtes sont finies ; il n'en faut pas trop : rien ne lasse comme les choses extraordinaires devenues communes ; il n'y a que les besoins renaissans qui puissent donner du plaisir tous les jours. Je me recommande à tes saintes prières.

Dix-huitième lettre d'Amabed.

L'infaillible nous a voulu voir en particulier, Charme des yeux et moi. Notre monsignor nous a conduits dans son palais; il nous a fait mettre à genoux trois fois. Le vice-Dieu nous a fait baiser son pied droit en se tenant les côtes de rire; il nous a demandé si le P. Fa tutto nous avait convertis, et si en effet nous étions chrétiens. Ma femme a répondu que le P. Fa tutto était un insolent, et le pape s'est mis à rire encore plus fort. Il a donné deux baisers à ma femme, et à moi aussi.

Ensuite il nous a fait asseoir à côté de son petit lit de baise-pieds; il nous a demandé comment on fesait l'amour à Bénarès, à quel âge on mariait communément les filles, si le grand Brama avait un sérail. Ma femme rougissait; je répondais avec une modestie respectueuse. Ensuite il nous a congédiés en nous recommandant le christianisme, en nous embrassant et en nous donnant des petites claques sur les fesses en signe de bonté. Nous avons rencontré en sortant

les PP. Fa tutto et Fa molto, qui nous ont baisé le bas de la robe. Le premier moment, qui commande toujours à l'âme, nous a fait reculer d'abord avec horreur, ma femme et moi; mais le violet nous a dit : « Vous n'êtes pas encore entièrement formés; ne manquez pas de faire mille caresses à ces bons pères. C'est un devoir essentiel dans ce pays-ci d'embrasser ses plus grands ennemis : vous les ferez empoisonner, si vous pouvez, à la première occasion; mais, en attendant, vous ne pouvez leur marquer trop d'amitié. » Je les embrassai donc; mais Charme des yeux leur fit une révérence fort sèche, et Fa tutto la lorgnait du coin de l'œil en s'inclinant jusqu'à terre devant elle. Tout ceci est un enchantement; nous passons nos jours à nous étonner. En vérité, je doute que Maduré soit plus agréable que Roume.

Dix-neuvième lettre d'Amabed.

Point de justice du P. Fa tutto. Hier notre jeune Déra s'avisa d'aller le matin, par curiosité, dans un petit temple. Le peuple était à genoux;

un brame du pays, vêtu magnifiquement, se courbait sur une table ; il tournait le derrière au peuple : on dit qu'il fesait Dieu. Dès qu'il eut fait Dieu, il se montra par-devant. Déra fit un cri, et dit : « Voilà le coquin qui m'a violée ! » Heureusement, dans l'excès de sa douleur et de sa surprise, elle prononça ces paroles en indien : on m'assure que, si le peuple les avait comprises, la canaille se serait jetée sur elle comme sur une sorcière. Fa tutto lui répondit en italien : « Ma fille, la grâce de la Vierge Marie soit avec vous ! Parlez plus bas. » Elle revint tout éperdue nous conter la chose. Nos amis nous ont conseillé de ne nous jamais plaindre ; ils nous ont dit que Fa tutto est un saint et qu'il ne faut jamais mal parler des saints. Que veux-tu ? ce qui est fait est fait. Nous prenons en patience tous les agrémens qu'on nous fait goûter en ce pays-ci. Chaque jour nous apprend des choses dont nous ne nous doutions pas. On se forme beaucoup par les voyages.

Il est venu à la cour de Léone un grand poëte : son nom est messer Ariosto ; il n'aime pas les moines. Voici comme il parle d'eux :

Non sa quel che sia amor, non sa che vaglia
La caritade ; e quindi avvien che i frati
Sono si ingorda e si crudel canaglia.

Cela veut dire en indien :

Modermen sebar eso
La te ben sofa meso.

Tu sens quelle supériorité la langue indienne, qui est si antique, conservera toujours sur tous les jargons nouveaux de l'Europe : nous exprimons en quatre mots ce qu'ils ont de la peine à faire entendre en dix. Je conçois bien que cet Ariosto dise que les moines sont de la canaille ; mais je ne sais pourquoi il prétend qu'ils ne connaissent point l'amour... Hélas ! nous en savons des nouvelles. Peut-être entend-il qu'ils jouissent et qu'ils n'aiment point.

Vingtième lettre d'Amabed.

Il y a quelques jours, mon cher grand brame, que je ne t'ai écrit : les empressemens dont on nous honore en sont la cause. Notre monsignor nous donna un excellent repas, avec deux jeunes gens vêtus de rouge de la tête aux pieds. Leur dignité est cardinal, comme qui dirait gond de porte : l'un est le cardinal Sacripante, et l'autre

le cardinal Faquinetti. Ils sont les premiers de la terre après le vice-Dieu : aussi sont-ils intitulés vicaires du vicaire. Leur droit, qui est sans doute droit divin, est d'être égaux aux rois et supérieurs aux princes, et d'avoir surtout d'immenses richesses. Ils méritent bien tout cela, vu la grande utilité dont ils sont au monde.

Ces deux gentilshommes, en dînant avec nous, proposèrent de nous mener passer quelques jours à leur maison de campagne : car c'est à qui nous aura. Après s'être disputé la préférence le plus plaisamment du monde, Faquinetti s'est emparé de la belle Adaté, et j'ai été le partage de Sacripante, à condition qu'ils changeraient le lendemain, et que le troisième jour nous nous rassemblerions tous quatre. Déra était du voyage. Je ne sais comment te conter ce qui nous est arrivé ; je vais pourtant essayer de m'en tirer.

Ici finit le manuscrit des lettres d'Amabed. On a cherché dans toutes les bibliothèques de Maduré et de Bénarès la suite de ces lettres ; il est sûr qu'elle n'existe pas.

Ainsi, supposé que quelque malheureux faussaire imprime jamais le reste des aventures des deux jeunes Indiens : *Nouvelles Lettres d'Amabed; Nouvelles Lettres de Charme des yeux; Ré-*

ponses du grand brame Shastasid, le lecteur peut être sûr qu'on le trompe et qu'on l'ennuie, comme il est arrivé cent fois en cas pareil.

LE
TAUREAU BLANC

TRADUIT DU SYRIAQUE

PAR M. MAMAKI, INTERPRÈTE DU ROI D'ANGLETERRE
POUR LES LANGUES ÉTRANGÈRES

Jouaust Ed. Laguillermie inv & sc Imp. A. Salmon.

NABUCHODONOSOR
(Le Taureau blanc. Chap. IV)

LE TAUREAU BLANC

CHAPITRE PREMIER

Comment la princesse Amaside rencontre un bœuf.

A jeune princesse Amaside, fille d'Amasis, roi de Tanis en Égypte, se promenait sur le chemin de Péluse avec les dames de sa suite; elle était plongée dans une tristesse profonde, les larmes coulaient de ses beaux yeux : on sait quel était le sujet de sa douleur, et combien elle craignait de déplaire au roi son père par sa douleur même. Le vieillard Mambrès, ancien mage et eunuque des pha-

raons, était auprès d'elle et ne la quittait presque jamais : il la vit naître, il l'éleva, il lui enseigna tout ce qu'il est permis à une belle princesse de savoir des sciences de l'Égypte. L'esprit d'Amaside égalait sa beauté ; elle était aussi sensible, aussi tendre que charmante, et c'était cette sensibilité qui lui coûtait tant de pleurs.

La princesse était âgée de vingt-quatre ans ; le mage Mambrès en avait environ treize cents : c'était lui, comme on sait, qui avait eu avec le grand Moïse cette dispute fameuse dans laquelle la victoire fut longtemps balancée entre ces deux profonds philosophes. Si Mambrès succomba, ce ne fut que par la protection visible des puissances célestes qui favorisèrent son rival : il fallut des dieux pour vaincre Mambrès. L'âge affaiblit cette tête si supérieure aux autres têtes et cette puissance qui avait résisté à la puissance universelle ; mais il lui resta toujours un grand fonds de raison : il ressemblait à ces bâtimens immenses de l'antique Égypte dont les ruines attestent la grandeur. Mambrès était encore fort bon pour le conseil, et, quoique un peu vieux, il avait l'âme très-compatissante.

Amasis le fit surintendant de la maison de sa fille, et il s'acquittait de cette charge avec sa sagesse ordinaire. La belle Amaside l'attendrissait

par ses soupirs : « O mon amant, mon jeune et cher amant! s'écriait-elle quelquefois, ô le plus grand des vainqueurs, le plus accompli, le plus beau des hommes! quoi! depuis près de sept ans tu as disparu de la terre! Quel dieu t'a enlevé à ta tendre Amaside? L'univers aurait célébré et pleuré ton trépas. Tu n'es point mort (les savans prophètes de l'Égypte en conviennent), mais tu es mort pour moi : je suis seule sur la terre; elle est déserte. Par quel étrange prodige as-tu abandonné ton trône et ta maîtresse? Ton trône! il était le premier du monde, et c'est peu de chose; mais moi qui t'adore, ô mon cher Na... » Elle allait achever. « Tremblez de prononcer ce nom fatal, lui dit le sage Mambrès, ancien eunuque et mage des pharaons; vous seriez peut-être décelée par quelqu'une de vos dames du palais. Elles vous sont toutes très-dévouées, et toutes les belles dames se font sans doute un mérite de servir les passions des belles princesses; mais enfin il peut se trouver une indiscrète, et même, à toute force, une perfide : vous savez que le roi votre père, qui d'ailleurs vous aime, a juré de vous faire couper le cou si vous prononciez ce nom terrible, toujours prêt à vous échapper. Pleurez, mais taisez-vous. Cette loi est bien

dure, mais vous n'avez pas été élevée dans la sagesse égyptienne pour ne savoir pas commander à votre langue. Songez qu'Harpocrate, l'un de nos plus grands dieux, a toujours le doigt sur sa bouche. » La belle Amaside pleura et ne parla plus.

Comme elle avançait en silence vers les bords du Nil, elle aperçut de loin, sous un bocage baigné par le fleuve, une vieille femme couverte de lambeaux gris, assise sur un tertre; elle avait auprès d'elle une ânesse, un chien, un bouc; vis-à-vis d'elle était un serpent, qui n'était pas comme les serpens ordinaires, car ses yeux étaient aussi tendres qu'animés, sa physionomie était noble et intéressante, sa peau brillait des couleurs les plus vives et les plus douces; un énorme poisson, à moitié plongé dans le fleuve, n'était pas la moins étonnante personne de la compagnie; il y avait sur une branche un corbeau et un pigeon : toutes ces créatures semblaient avoir ensemble une conversation assez animée.

« Hélas! dit la princesse tout bas, ces gens-là parlent sans doute de leurs amours, et il ne m'est pas permis de prononcer le nom de ce que j'aime! »

La vieille tenait à la main une chaîne légère

d'acier, longue de cent brasses, à laquelle était attaché un taureau qui paissait dans la prairie. Ce taureau était blanc, fait au tour, potelé, léger même, ce qui est bien rare; ses cornes étaient d'ivoire. C'était ce qu'on vit jamais de plus beau dans son espèce : celui de Pasiphaé, celui dont Jupiter prit la figure pour enlever Europe, n'approchaient pas de ce superbe animal; la charmante génisse en laquelle Isis fut changée aurait à peine été digne de lui.

Dès qu'il vit la princesse, il courut vers elle avec la rapidité d'un jeune cheval arabe qui franchit les vastes plaines et les fleuves de l'antique Saana pour s'approcher de la brillante cavale qui règne dans son cœur et qui fait dresser ses oreilles. La vieille fesait ses efforts pour le retenir; le serpent semblait l'épouvanter par ses sifflemens; le chien le suivait et lui mordait ses belles jambes; l'ânesse traversait son chemin et lui détachait des ruades pour le faire retourner; le gros poisson remontait le Nil, et, s'élançant hors de l'eau, menaçait de le dévorer; le bouc restait immobile et saisi de crainte; le corbeau voltigeait autour de la tête du taureau, comme s'il eût voulu s'efforcer de lui crever les yeux; la colombe seule l'accompagnait sans curiosité et lui applaudissait par un doux murmure.

Un spectacle si extraordinaire rejeta Mambrès dans ses sérieuses pensées. Cependant le taureau blanc, tirant après lui sa chaîne et la vieille, était déjà parvenu auprès de la princesse, qui était saisie d'étonnement et de peur; il se jette à ses pieds, il les baise, il verse des larmes, il la regarde avec des yeux où régnait un mélange inouï de douleur et de joie; il n'osait mugir, de peur d'effaroucher la belle Amaside; il ne pouvait parler (un faible usage de la voix accordé par le Ciel à quelques animaux lui était interdit), mais toutes ses actions étaient éloquentes. Il plut beaucoup à la princesse; elle sentit qu'un léger amusement pouvait suspendre pour quelques momens les chagrins les plus douloureux. « Voilà, disait-elle, un animal bien aimable; je voudrais l'avoir dans mon écurie. »

A ces mots, le taureau plia les quatre genoux et baisa la terre. « Il m'entend! s'écrie la princesse; il me témoigne qu'il veut m'appartenir. Ah! divin mage, divin eunuque, donnez-moi cette consolation, achetez ce beau chérubin[1], faites le prix avec la vieille, à laquelle il appartient sans doute; je veux que cet animal soit à moi.

---

1. *Chérub*, en chaldéen et en syriaque, signifie un bœuf.

Ne me refusez pas cette consolation innocente. » Toutes les dames du palais joignirent leurs instances aux prières de la princesse. Mambrès se laissa toucher et alla parler à la vieille.

CHAPITRE II

Comment le sage Mambrès, ci-devant sorcier de Pharaon, reconnut une vieille, et comme il fut reconnu par elle.

MADAME, lui dit-il, vous savez que les filles, et surtout les princesses, ont besoin de se divertir : la fille du roi est folle de votre taureau; je vous prie de nous le vendre, vous serez payée argent comptant. — Seigneur, lui répondit la vieille, ce précieux animal n'est point à moi; je suis chargée, moi et toutes les bêtes que vous avez vues, de le garder avec soin, d'observer toutes ses démarches et d'en rendre compte. Dieu me préserve de vouloir jamais vendre cet animal impayable! »

Mambrès, à ce discours, se sentit éclairé de quelques traits d'une lumière confuse qu'il ne démêlait pas encore; il regarda la vieille au manteau gris avec plus d'attention. « Respectable dame, lui dit-il, ou je me trompe, ou je vous ai vue autrefois. — Je ne me trompe pas, répondit la vieille, je vous ai vu, Seigneur, il y a sept cents ans, dans un voyage que je fis de Syrie en Égypte quelques mois après la destruction de Troie, lorsque Hiram régnait à Tyr et Nephel Kerès sur l'antique Égypte.

— Ah ! Madame, s'écria le vieillard, vous êtes l'auguste pythonisse d'Endor. — Et vous, Seigneur, lui dit la pythonisse en l'embrassant, vous êtes le grand Mambrès d'Égypte.

— O rencontre imprévue ! jour mémorable ! décrets éternels ! dit Mambrès; ce n'est pas sans doute sans un ordre de la Providence universelle que nous nous retrouvons dans cette prairie, sur les rivages du Nil, près de la superbe ville de Tanis. Quoi ! c'est vous, Madame, qui êtes si fameuse sur les bords de votre petit Jourdain, et la première personne du monde pour faire venir des ombres? — Quoi ! c'est vous, Seigneur, qui êtes si fameux pour changer les baguettes en serpens, le jour en ténèbres et les rivières en sang ? — Oui, Madame ; mais mon grand

âge affaiblit une partie de mes lumières et de ma puissance : j'ignore d'où vous vient ce beau taureau blanc et qui sont ces animaux qui veillent avec vous autour de lui. » La vieille se recueillit, leva les yeux au ciel, puis répondit en ces termes :

« Mon cher Mambrès, nous sommes de la même profession ; mais il m'est expressément défendu de vous dire quel est ce taureau. Je puis vous satisfaire sur les autres animaux ; vous les reconnaîtrez aisément aux marques qui les caractérisent : le serpent est celui qui persuada Ève de manger une pomme et d'en faire manger à son mari ; l'ânesse est celle qui parla dans un chemin creux à Balaam, votre contemporain ; le poisson, qui a toujours sa tête hors de l'eau, est celui qui avala Jonas il y a quelques années ; ce chien est celui qui suivit l'ange Raphaël et le jeune Tobie dans le voyage qu'ils firent à Ragès, en Médie, du temps du grand Salmanazar ; ce bouc est celui qui expie tous les péchés d'une nation ; ce corbeau et ce pigeon sont ceux qui étaient dans l'arche de Noé : grand événement, catastrophe universelle que presque toute la terre ignore encore ! Vous voilà au fait ; mais, pour le taureau, vous n'en saurez rien. »

Mambrès écoutait avec respect ; puis il dit : « L'Éternel révèle ce qu'il veut et à qui il veut,

illustre pythonisse : toutes ces bêtes, qui sont commises avec vous à la garde du taureau blanc, ne sont connues que de votre généreuse et agréable nation, qui est elle-même inconnue à presque tout le monde ; les merveilles que vous et les vôtres, et moi et les miens, nous avons opérées, seront un jour un grand sujet de doute et de scandale pour les faux sages : heureusement elles trouveront croyance chez les sages véritables, qui seront soumis aux voyans dans une petite partie du monde; et c'est tout ce qu'il faut. »

Comme il prononçait ces paroles, la princesse le tira par la manche, et lui dit : « Mambrès, est-ce que vous ne m'achèterez pas mon taureau ? » Le mage, plongé dans une rêverie profonde, ne répondit rien, et Amaside versa des larmes.

Elle s'adressa alors elle-même à la vieille, et lui dit : « Ma bonne, je vous conjure par tout ce que vous avez de plus cher au monde, par votre père, par votre mère, par votre nourrice, qui sans doute vivent encore, de me vendre non-seulement votre taureau, mais aussi votre pigeon, qui lui paraît fort affectionné; pour vos autres bêtes, je n'en veux point; mais je suis fille à tomber malade de vapeurs si vous ne me

vendez ce charmant taureau blanc, qui fera toute la douceur de ma vie. »

La vieille lui baisa respectueusement les franges de sa robe de gaze, et lui dit : « Princesse, mon taureau n'est point à vendre; votre illustre mage en est instruit; tout ce que je pourrais faire pour votre service, ce serait de le mener paître tous les jours près de votre palais; vous pourriez le caresser, lui donner des biscuits, le faire danser à votre aise; mais il faut qu'il soit continuellement sous les yeux de toutes les bêtes qui m'accompagnent et qui sont chargées de sa garde. S'il ne veut point s'échapper, elles ne lui feront point de mal; mais s'il essaye encore de rompre sa chaîne, comme il a fait dès qu'il vous a vue, malheur à lui! je ne répondrais pas de sa vie : ce gros poisson que vous voyez l'avalerait infailliblement et le garderait plus de trois jours dans son ventre, ou bien ce serpent, qui vous a paru peut-être assez doux et assez aimable, lui pourrait faire une piqûre mortelle. »

Le taureau blanc, qui entendait à merveille tout ce que disait la vieille, mais qui ne pouvait parler, accepta toutes ces propositions d'un air soumis : il se coucha à ses pieds, mugit doucement, et, regardant Amaside avec tendresse, il semblait lui dire : « Venez me voir quelquefois

sur l'herbe. » Le serpent prit alors la parole, et lui dit : « Princesse, je vous conseille de faire aveuglément tout ce que mademoiselle d'Endor vient de vous dire. » L'ânesse dit aussi son mot, et fut de l'avis du serpent. Amaside était affligée que ce serpent et cette ânesse parlassent si bien, et qu'un beau taureau qui avait les sentimens si nobles et si tendres ne pût les exprimer. « Hélas ! rien n'est plus commun à la cour, disait-elle tout bas; on y voit tous les jours de beaux seigneurs qui n'ont point de conversation et des malotrus qui parlent avec assurance.

— Ce serpent n'est point un malotru, dit Mambrès; ne vous y trompez pas, c'est peut-être la personne de la plus grande considération. »

Le jour baissait : la princesse fut obligée de s'en retourner, après avoir bien promis de revenir le lendemain à la même heure; ses dames du palais étaient émerveillées et ne comprenaient rien à ce qu'elles avaient vu et entendu; Mambrès fesait ses réflexions. La princesse, songeant que le serpent avait appelé la vieille *mademoiselle*, conclut au hasard qu'elle était pucelle, et sentit quelque affliction de l'être encore, affliction respectable, qu'elle cachait avec autant de scrupule que le nom de son amant.

CHAPITRE III

Comment la belle Amaside eut un secret entretien avec un beau serpent.

La belle princesse recommanda le secret à ses dames sur ce qu'elles avaient vu : elles le promirent toutes, et en effet le gardèrent un jour entier. On peut croire qu'Amaside dormit peu cette nuit : un charme inexplicable lui rappelait sans cesse l'idée de son beau taureau. Dès qu'elle put être en liberté avec son sage Mambrès, elle lui dit : « O sage ! cet animal me tourne la tête. — Il occupe beaucoup la mienne, dit Mambrès ; je vois clairement que ce chérubin est fort au-dessus de son espèce ; je vois qu'il y a là un grand mys-

tère, mais je crains un événement funeste : votre père Amasis est violent et soupçonneux; toute cette affaire exige que vous vous conduisiez avec la plus grande prudence.

— Ah ! dit la princesse, j'ai trop de curiosité pour être prudente : c'est la seule passion qui puisse se joindre dans mon cœur à celle qui me dévore pour l'amant que j'ai perdu. Quoi ! ne pourrais-je pas savoir ce que c'est que ce taureau blanc qui excite dans moi un trouble si inouï ?

— Madame, lui répondit Mambrès, je vous ai avoué déjà que ma science baisse à mesure que mon âge avance ; mais je me trompe fort, ou le serpent est instruit de ce que vous avez tant d'envie de savoir : il a de l'esprit, il s'explique en bons termes, il est accoutumé depuis longtemps à se mêler des affaires des dames. — Ah ! sans doute, dit Amaside, c'est ce beau serpent de l'Égypte qui en se mettant la queue dans la bouche est le symbole de l'éternité, qui éclaire le monde dès qu'il ouvre les yeux, et qui l'obscurcit dès qu'il les ferme ? — Non, Madame. — C'est donc le serpent d'Esculape ? — Encore moins. — C'est peut-être Jupiter sous la forme d'un serpent ? — Point du tout. — Ah ! je vois, c'est votre baguette que vous changeâtes autrefois en serpent ? — Non, vous dis-je, Madame,

mais tous ces serpens-là sont de la même famille. Celui-là a beaucoup de réputation dans son pays; il y passe pour le plus habile serpent qu'on ait jamais vu : adressez-vous à lui; toutefois je vous avertis que c'est une entreprise fort dangereuse. Si j'étais à votre place, je laisserais là le taureau, l'ânesse, le serpent, le poisson, le chien, le bouc, le corbeau et la colombe; mais la passion vous emporte : tout ce que je puis faire est d'en avoir pitié et de trembler. »

La princesse le conjura de lui procurer un tête-à-tête avec le serpent. Mambrès, qui était bon, y consentit; et, en réfléchissant toujours profondément, il alla trouver sa pythonisse; il lui exposa la fantaisie de sa princesse avec tant d'insinuation qu'il la persuada.

La vieille lui dit donc qu'Amaside était la maîtresse, que le serpent savait très-bien vivre, qu'il était fort poli avec les dames, qu'il ne demandait pas mieux que de les obliger, et qu'il se trouverait au rendez-vous.

Le vieux mage revint apporter à la princesse cette bonne nouvelle; mais il craignait encore quelque malheur, et fesait toujours ses réflexions : « Vous voulez parler au serpent, Madame; ce sera quand il plaira à Votre Altesse. Souvenez-vous qu'il faut beaucoup le flatter, car

tout animal est pétri d'amour-propre, et surtout lui ; on dit même qu'il fut chassé autrefois d'un beau lieu pour son excès d'orgueil. — Je ne l'ai jamais ouï dire, repartit la princesse. — Je le crois bien, reprit le vieillard. » Alors il lui apprit tous les bruits qui avaient couru sur ce serpent si fameux. « Mais, Madame, quelque aventure singulière qui lui soit arrivée, vous ne pouvez arracher son secret qu'en le flattant ; il passe dans un pays voisin pour avoir joué autrefois un tour pendable aux femmes : il est juste qu'à son tour une femme le séduise. — J'y ferai mon possible, » dit la princesse.

Elle partit donc avec ses dames du palais et le bon mage eunuque. La vieille alors fesait paître le taureau blanc assez loin. Mambrès laissa Amaside en liberté, et alla entretenir sa pythonisse. La dame d'honneur causa avec l'ânesse ; les dames de compagnie s'amusèrent avec le bouc, le chien, le corbeau et la colombe ; pour le gros poisson qui fesait peur à tout le monde, il se replongea dans le Nil par ordre de la vieille.

Le serpent alla aussitôt au-devant de la belle Amaside dans le bocage, et ils eurent ensemble cette conversation :

LE SERPENT.

« Vous ne sauriez croire combien je suis flatté, Madame, de l'honneur que Votre Altesse daigne me faire.

LA PRINCESSE.

Monsieur, votre grande réputation, la finesse de votre physionomie et le brillant de vos yeux m'ont aisément déterminée à rechercher ce tête-à-tête; je sais par la voix publique (si elle n'est point trompeuse) que vous avez été un grand seigneur dans le ciel empyrée.

LE SERPENT.

Il est vrai, Madame, que j'y avais une place assez distinguée; on prétend que je suis un favori disgracié : c'est un bruit qui a couru d'abord dans l'Inde[1]. Les brachmanes sont les premiers qui ont donné une longue histoire de mes aventures; je ne doute pas que les poëtes du nord n'en fassent un jour un poëme épique bien bizarre, car, en vérité, c'est tout cequ'on en peut faire; mais je ne suis pas tellement déchu que

1. Les brachmanes furent en effet les premiers qui imaginèrent une révolte dans le ciel, et cette fable servit longtemps après de canevas à l'histoire de la guerre des géants contre les dieux et à quelques autres histoires.

je n'aie encore dans ce globe-ci un domaine très-considérable ; j'oserais presque dire que toute la terre m'appartient.

LA PRINCESSE.

Je le crois, Monsieur, car on dit que vous avez le talent de persuader tout ce que vous voulez, et c'est régner que de plaire.

LE SERPENT.

J'éprouve, Madame, en vous voyant et en vous écoutant, que vous avez sur moi cet empire qu'on m'attribue sur tant d'autres âmes.

LA PRINCESSE.

Vous êtes, je le crois, un animal vainqueur : on prétend que vous avez subjugué bien des dames, et que vous commençâtes par notre mère commune, dont j'ai oublié le nom.

LE SERPENT.

On me fait tort; je lui donnai le meilleur conseil du monde : elle m'honorait de sa confiance; mon avis fut qu'elle et son mari devaient se gorger du fruit de l'arbre de la science. Je crus plaire en cela au maître des choses : un arbre si nécessaire au genre humain ne me paraissait pas planté pour être inutile; le maître aurait-il voulu être servi par des ignorans et des idiots? L'esprit n'est-il pas fait pour s'éclairer, pour se perfec-

tionner? ne faut-il pas connaître le bien et le mal, pour faire l'un et pour éviter l'autre? Certainement on me devait des remercîmens.

LA PRINCESSE.

Cependant on dit qu'il vous en arriva du mal : c'est apparemment depuis ce temps-là que tant de ministres ont été punis d'avoir donné de bons conseils, et que tant de vrais savans et de grands génies ont été persécutés pour avoir écrit des choses utiles au genre humain.

LE SERPENT.

Ce sont apparemment mes ennemis, Madame, qui vous ont fait ces contes. Ils vont criant que je suis mal en cour : une preuve que j'y ai un très-grand crédit, c'est qu'eux-mêmes avouent que j'entrai dans le conseil quand il fut question d'éprouver le bonhomme Job, et que j'y fus encore appelé quand on prit la résolution de tromper un certain roitelet nommé Achab[1]; ce fut moi seul qu'on chargea de cette commission.

---

1. Troisième livre des *Rois*, chap. XXII, v. 21 et 22. Le Seigneur dit qu'il trompera Achab, roi d'Israël, afin qu'il marche en Ramoth de Galaad et qu'il y tombe. Et un esprit s'avança et se présenta devant le Seigneur, et lui dit : « C'est moi qui le tromperai. » Et le Seigneur lui dit : « Comment? Oui, tu le tromperas, et tu prévaudras. Va, et fais ainsi. »

LA PRINCESSE.

Ah! Monsieur, je ne crois pas que vous soyez fait pour tromper; mais, puisque vous êtes toujours dans le ministère, puis-je vous demander une grâce? J'espère qu'un seigneur si aimable ne me refusera pas.

LE SERPENT.

Madame, vos prières sont des lois: qu'ordonnez-vous?

LA PRINCESSE.

Je vous conjure de me dire ce que c'est que ce beau taureau blanc pour qui j'éprouve dans moi des sentimens incompréhensibles qui m'attendrissent et qui m'épouvantent; on m'a dit que vous daigneriez m'en instruire.

LE SERPENT.

Madame, la curiosité est nécessaire à la nature humaine, et surtout à votre aimable sexe: sans elle on croupirait dans la plus honteuse ignorance; j'ai toujours satisfait autant que j'ai pu la curiosité des dames. On m'accuse de n'avoir eu cette complaisance que pour faire dépit au maître des choses : je vous jure que mon seul but serait de vous obliger; mais la vieille a dû vous avertir qu'il y a quelque danger pour vous dans la révélation de ce secret.

LA PRINCESSE.

Ah ! c'est ce qui me rend encore plus curieuse.

LE SERPENT.

Je reconnais là toutes les belles dames à qui j'ai rendu service.

LA PRINCESSE.

Si vous êtes sensible, si tous les êtres se doivent des secours mutuels, si vous avez pitié d'une infortunée, ne me refusez pas.

LE SERPENT.

Vous me fendez le cœur : il faut vous satisfaire ; mais ne m'interrompez pas.

LA PRINCESSE.

Je vous le promets.

LE SERPENT.

Il y avait un jeune roi, beau, fait à peindre, amoureux, aimé...

LA PRINCESSE.

Un jeune roi, beau, fait à peindre, amoureux, aimé ! et de qui ? et quel était ce roi ? quel âge avait-il ? qu'est-il devenu ? où est-il ? où est son royaume ? quel est son nom ?

LE SERPENT.

Ne voilà-t-il pas que vous m'interrompez

quand j'ai commencé à peine! Prenez garde : si vous n'avez pas plus de pouvoir sur vous-même, vous êtes perdue.

LA PRINCESSE.

Ah! pardon, Monsieur, cette indiscrétion ne m'arrivera plus; continuez, de grâce.

LE SERPENT.

Ce grand roi, le plus aimable et le plus valeureux des hommes, victorieux partout où il avait porté ses armes, rêvait souvent en dormant, et, quand il oubliait ses rêves, il voulait que ses mages s'en ressouvinssent et qu'ils lui apprissent ce qu'il avait rêvé, sans quoi il les fesait tous pendre : car rien n'est plus juste. Or il y a bientôt sept ans qu'il songea un beau songe dont il perdit la mémoire en se réveillant, et, un jeune Juif plein d'expérience lui ayant expliqué son rêve, cet aimable roi fut soudain changé en bœuf[1] : car...

LA PRINCESSE.

Ah! c'est mon cher Nabu...» Elle ne put achever, elle tomba évanouie. Mambrès, qui écoutait de loin, la vit tomber, et la crut morte.

---

1. Toute l'antiquité employait indifféremment les termes de *bœuf* et de *taureau*.

CHAPITRE IV

Comment on voulut sacrifier le bœuf et exorciser la princesse.

Mambrès court à elle en pleurant. Le serpent est attendri ; il ne peut pleurer, mais il siffle d'un ton lugubre ; il crie : « Elle est morte ! L'ânesse répète : « Elle est morte ! » Le corbeau le redit ; tous les autres animaux paraissent saisis de douleur, excepté le poisson de Jonas, qui a toujours été impitoyable. La dame d'honneur, les dames du palais arrivent et s'arrachent les cheveux. Le taureau blanc, qui paissait au loin et qui entend leurs clameurs, court au bosquet et entraîne la vieille avec lui en poussant des mugissemens dont les échos retentissent. En vain toutes les dames versaient sur Amaside expirante

leurs flacons d'eau de rose, d'œillet, de myrte, de benjoin, de baume de la Mecque, de cannelle, d'amomum, de girofle, de muscade, d'ambre gris, elle n'avait donné aucun signe de vie; mais, dès qu'elle sentit le beau taureau blanc à ses côtés, elle revint à elle plus fraîche, plus belle, plus animée que jamais; elle donna cent baisers à cet animal charmant, qui penchait languissamment sa tête sur son sein d'albâtre; elle l'appelle mon maître, mon roi, mon cœur, ma vie; elle passe ses bras d'ivoire autour de ce cou plus blanc que la neige : la paille légère s'attache moins fortement à l'ambre, la vigne à l'ormeau, le lierre au chêne. On entendait le doux murmure de ses soupirs; on voyait ses yeux tantôt étincelans d'une tendre flamme, tantôt offusqués par ces larmes précieuses que l'amour fait répandre.

On peut juger dans quelle surprise la dame d'honneur d'Amaside et les dames de compagnie étaient plongées. Dès qu'elles furent rentrées au palais, elles racontèrent toutes à leurs amans cette aventure étrange, et chacune avec des circonstances différentes qui en augmentaient la singularité, et qui contribuent toujours à la variété de toutes les histoires.

Dès qu'Amasis, roi de Tanis, en fut informé,

son cœur royal fut saisi d'une juste colère : tel fut le courroux de Minos quand il sut que sa fille Pasiphaé prodiguait ses tendres faveurs au père du Minotaure ; ainsi frémit Junon lorsqu'elle vit Jupiter, son époux, caresser la belle vache Io, fille du fleuve Inachus. Amasis fit enfermer la belle Amaside dans sa chambre, et mit une garde d'eunuques noirs à sa porte ; puis il assembla son conseil secret.

Le grand mage Mambrès y présidait, mais il n'avait plus le même crédit qu'autrefois. Tous les ministres d'État conclurent que le taureau blanc était un sorcier : c'était tout le contraire, il était ensorcelé ; mais on se trompe toujours à la cour dans ces affaires délicates.

On conclut à la pluralité des voix qu'il fallait exorciser la princesse et sacrifier le taureau blanc et la vieille.

Le sage Mambrès ne voulut point choquer l'opinion du roi et du conseil : c'était à lui qu'appartenait le droit de faire les exorcismes ; il pouvait les différer sous un prétexte très-plausible ; le dieu Apis venait de mourir à Memphis ; un dieu bœuf meurt comme un autre : il n'était permis d'exorciser personne en Égypte jusqu'à ce qu'on eût trouvé un autre bœuf qui pût remplacer le défunt.

Il fut donc arrêté dans le conseil qu'on attendrait la nomination qu'on devait faire du nouveau dieu à Memphis.

Le bon vieillard Mambrès sentait à quel péril sa chère princesse était exposée; il voyait quel était son amant; les syllabes Nabu, qui lui étaient échappées, avaient décelé tout le mystère aux yeux de ce sage.

La dynastie[1] de Memphis appartenait alors aux Babyloniens; ils conservaient ce reste de leurs conquêtes passées, qu'ils avaient faites sous le plus grand roi du monde, dont Amasis était l'ennemi mortel. Mambrès avait besoin de toute sa sagesse pour se bien conduire parmi tant de difficultés. Si le roi Amasis découvrait l'amant de sa fille, elle était morte, il l'avait juré. Le grand, le jeune, le beau roi dont elle était éprise, avait détrôné son père, qui n'avait repris son royaume de Tanis que depuis près de sept ans qu'on ne savait ce qu'était devenu l'adorable monarque, le vainqueur et l'idole des nations, le tendre et généreux amant de la charmante

---

1. *Dynastie* signifie proprement puissance. Ainsi on peut se servir de ce mot, malgré les cavillations de Larcher. Dynastie vient du phénicien *dunast,* et Larcher est un ignorant qui ne sait ni le phénicien, ni le syriaque, ni le cophte.

Amaside ; mais aussi, en sacrifiant le taureau, on fesait mourir infailliblement la belle Amaside de douleur.

Que pouvait faire Mambrès dans des circonstances si épineuses? Il va trouver sa chère nourrissonne au sortir du conseil, et lui dit: « Ma belle enfant, je vous servirai; mais je vous le répète, on vous coupera le cou si vous prononcez jamais le nom de votre amant.

— Ah ! que m'importe mon cou, dit la belle Amaside, si je ne puis embrasser celui de Nabucho... ? Mon père est un bien méchant homme ! Non-seulement il refusa de me donner un beau prince que j'idolâtre, mais il lui déclara la guerre ; et, quand il a été vaincu par mon amant, il a trouvé le secret de le changer en bœuf : a-t-on jamais vu une malice plus effroyable? Si mon père n'était pas mon père, je ne sais pas ce que je lui ferais.

— Ce n'est pas votre père qui lui a joué ce cruel tour, dit le sage Mambrès : c'est un Palestin, un de nos anciens ennemis, un habitant d'un petit pays compris dans la foule des États que votre auguste amant a domptés pour les policer. Ces métamorphoses ne doivent point vous surprendre ; vous savez que j'en fesais autrefois de plus belles ; rien n'était plus commun alors

que ces changemens qui étonnent aujourd'hui les sages. L'histoire véritable que nous avons lue ensemble nous a enseigné que Lycaon, roi d'Arcadie, fut changé en loup; la belle Calisto, sa fille, fut changée en ourse; Io, fille d'Inachus, notre vénérable Isis, en vache; Daphné en laurier, Syrinx en flûte; la belle Édith, femme de Loth, le meilleur, le plus tendre père qu'on ait jamais vu, n'est-elle pas devenue, dans notre voisinage, une grande statue de sel très-belle et très-piquante, qui a conservé toutes les marques de son sexe et qui a régulièrement ses ordinaires [1] chaque mois, comme l'attestent les grands hommes qui l'ont vue? J'ai été témoin de ce changement dans ma jeunesse; j'ai vu cinq puissantes villes, dans le séjour du monde le plus sec et le plus aride, transformées tout à coup en un beau lac; on ne marchait, dans mon jeune temps, que sur des métamorphoses.

« Enfin Madame, si les exemples peuvent adoucir votre peine, souvenez-vous que Vénus

---

1. Tertullien, dans son poëme de *Sodome,* dit :

Dicitur et vivens alio sub corpore sexus
Munificos solito dispungere sanguine menses.

Saint Irénée, liv. IV, dit : *Per naturalia ea quæ sunt consuetudinis feminæ ostendens.*

a changé les Cérastes en bœufs. — Je le sais, dit la malheureuse princesse ; mais les exemples consolent-ils ? Si mon amant était mort, me consolerais-je par l'idée que tous les hommes meurent ? — Votre peine peut finir, dit le sage ; et, puisque votre tendre amant est devenu bœuf, vous voyez bien que de bœuf il peut devenir homme. Pour moi, il faudrait que je fusse changé en tigre ou en crocodile, si je n'employais pas le peu de pouvoir qui me reste pour le service d'une princesse digne des adorations de la terre, pour la belle Amaside, que j'ai élevée sur mes genoux et que sa fatale destinée met à des épreuves si cruelles. »

CHAPITRE V

Comment le sage Mambrès se conduisit sagement.

Le divin Mambrès ayant dit à la princesse tout ce qu'il fallait pour la consoler, et ne l'ayant point consolée, courut aussitôt à la vieille. « Ma camarade, lui dit-il, notre métier est beau, mais il est bien dangereux; vous courez risque d'être pendue, et votre bœuf d'être brûlé, ou noyé, ou mangé. Je ne sais point ce qu'on fera de vos autres bêtes, car, tout prophète que je suis, je sais bien peu de choses; mais cachez soigneusement le serpent et le poisson; que l'un ne mette pas sa tête hors de l'eau, et que l'autre ne sorte pas de son trou; je placerai le bœuf dans une de mes écuries à la campagne; vous

y serez avec lui, puisque vous dites qu'il ne vous est pas permis de l'abandonner. Le bouc émissaire pourra dans l'occasion servir d'expiatoire ; nous l'enverrons dans le désert, chargé des péchés de la troupe : il est accoutumé à cette cérémonie, qui ne lui fait aucun mal, et l'on sait que tout s'expie avec un bouc qui se promène. Je vous prie seulement de me prêter tout à l'heure le chien de Tobie, qui est un lévrier fort agile ; l'ânesse de Balaam, qui court mieux qu'un dromadaire ; le corbeau et le pigeon de l'arche, qui volent très-rapidement : je veux les envoyer en ambassade à Memphis pour une affaire de la dernière conséquence. »

La vieille repartit au mage : « Seigneur, vous pouvez disposer à votre gré du chien de Tobie, de l'ânesse de Balaam, du corbeau et du pigeon de l'arche, et du bouc émissaire ; mais mon bœuf ne peut coucher dans une écurie : il est dit qu'il doit être attaché à une chaîne d'acier, *être toujours mouillé de la rosée et brouter l'herbe sur la terre*[1], *et que sa portion sera avec les bêtes sauvages*. Il m'est confié, je dois obéir : que penseraient de moi Daniel, Ézéchiel et Jérémie, si je confiais mon bœuf à d'autres qu'à moi-même? Je

1. Daniel, chap. v.

vois que vous savez le secret de cet étrange animal : je n'ai pas à me reprocher de vous l'avoir révélé. Je vais le conduire loin de cette terre impure, vers le lac Sirbon, loin des cruautés du roi de Tanis ; mon poisson et mon serpent me défendront : je ne crains personne quand je sers mon maître. »

Le sage Mambrès repartit ainsi : « Ma bonne, la volonté de Dieu soit faite ! Pourvu que je retrouve notre taureau blanc, il ne m'importe ni du lac de Sirbon, ni du lac de Mœris, ni du lac de Sodome ; je ne veux que lui faire du bien et à vous aussi ; mais pourquoi m'avez-vous parlé de Daniel, d'Ézéchiel et de Jérémie ? — Ah ! Seigneur, reprit la vieille, vous savez aussi bien que moi l'intérêt qu'ils ont eu dans cette grande affaire ; mais je n'ai point de temps à perdre : je ne veux point être pendue, je ne veux point que mon taureau soit brûlé, ou noyé, ou mangé : je m'en vais auprès du lac de Sirbon par Canope, avec mon serpent et mon poisson. Adieu. »

Le taureau la suivit tout pensif, après avoir témoigné au bienfesant Mambrès la reconnaissance qu'il lui devait.

Le sage Mambrès était dans une cruelle inquiétude : il voyait bien qu'Amasis, roi de Tanis, désespéré de la folle passion de sa fille pour cet

animal, et la croyant ensorcelée, ferait poursuivre partout le malheureux taureau, et qu'il serait infailliblement brûlé en qualité de sorcier dans la place publique de Tanis, ou livré au poisson de Jonas, ou rôti, ou servi sur table : il voulait, à quelque prix que ce fût, épargner ce désagrément à la princesse.

Il écrivit une lettre au grand prêtre de Memphis, son ami, en caractères sacrés, sur du papier d'Égypte qui n'était pas encore en usage. Voici les propres mots de sa lettre :

« Lumière du monde, lieutenant d'Isis, d'O-
« siris et d'Horus, chef des circoncis, vous dont
« l'autel est élevé, comme de raison, au-dessus
« de tous les trônes, j'apprends que votre dieu
« le bœuf Apis est mort : j'en ai un autre à votre
« service ; venez vite avec vos prêtres le recon-
« naître, l'adorer et le conduire dans l'écurie de
« votre temple. Qu'Isis, Osiris et Horus vous
« aient en leur sainte et digne garde ! et vous,
« messieurs les prêtres de Memphis, en leur
« sainte garde !

« Votre affectionné ami,

« Mambrès. »

Il fit quatre duplicata de cette lettre, de crainte d'accident, et les enferma dans des étuis de bois d'ébène le plus dur; puis, appelant à lui quatre courriers qu'il destinait à ce message (c'étaient l'ânesse, le chien, le corbeau et le pigeon), il dit à l'ânesse : « Je sais avec quelle fidélité vous avez servi Balaam, mon confrère : servez-moi de même; il n'y a point d'onocrotal qui vous égale à la course. Allez, ma chère amie, rendez ma lettre en main propre, et revenez. » L'ânesse lui répondit : « Comme j'ai servi Balaam, je servirai monseigneur; j'irai et je reviendrai. » Le sage lui mit le bâton d'ébène dans la bouche, et elle partit comme un trait.

Puis il fit venir le chien de Tobie, et lui dit : « Chien fidèle et plus prompt à la course qu'Achille aux pieds légers, je sais ce que vous avez fait pour Tobie, fils de Tobie, lorsque vous et l'ange Raphaël vous l'accompagnâtes de Ninive à Ragès en Médie, et de Ragès à Ninive, et qu'il rapporta à son père dix talens[1] que l'esclave Tobie père avait prêtés à l'esclave Gabelus, car ces esclaves étaient fort riches : portez à son adresse cette lettre, qui est plus précieuse

1. Vingt mille écus argent de France, au cours de ce jour.

que dix talens d'argent. » Le chien lui répondit : « Seigneur, si j'ai suivi autrefois le messager Raphaël, je puis tout aussi bien faire votre commission. » Mambrès lui mit la lettre dans la gueule. Il en dit autant à la colombe. Elle lui répondit : « Seigneur, si j'ai rapporté un rameau dans l'arche, je vous apporterai de même votre réponse. » Elle prit la lettre dans son bec. On les perdit tous trois de vue en un instant.

Puis il dit au corbeau : « Je sais que vous avez nourri le grand prophète Élie[1] lorsqu'il était caché auprès du torrent Carith, si fameux dans toute la terre; vous lui apportiez tous les jours de bon pain et des poulardes grasses. Je ne vous demande que de porter cette lettre à Memphis. »

Le corbeau répondit en ces mots : « Il est vrai, Seigneur, que je portais tous les jours à dîner au grand prophète Élie, le thesbite, que j'ai vu monter dans l'atmosphère sur un char de feu traîné par quatre chevaux de feu, quoique ce ne soit pas la coutume; mais je prenais toujours la moitié du dîner pour moi : je veux bien porter votre lettre, pourvu que vous m'assuriez de deux bons repas chaque jour, et que je sois payé

1. Troisième livre des *Rois*, chap. XVII.

d'avance en argent comptant pour ma commission. »

Mambrès, en colère, dit à cet animal : « Gourmand et malin, je ne suis pas étonné qu'Apollon, de blanc que tu étais comme un cygne, t'ait rendu noir comme une taupe, lorsque dans les plaines de Thessalie tu trahis la belle Coronis, malheureuse mère d'Esculape. Eh! dis-moi donc, mangeais-tu tous les jours des aloyaux et des poulardes quand tu fus dix mois dans l'arche? — Monsieur, nous y fesions très-bonne chère, repartit le corbeau; on servait du rôti deux fois par jour à tous les volatiles de mon espèce qui ne vivent que de chair, comme à vautours, milans, aigles, buses, éperviers, ducs, émouchets, faucons, hiboux, et à la foule innombrable des oiseaux de proie; on garnissait avec une profusion bien plus grande les tables des lions, des léopards, des tigres, des panthères, des onces, des hyènes, des loups, des ours, des renards, des fouines et de tous les quadrupèdes carnivores. Il y avait dans l'arche huit personnes de marque, et les seules qui fussent au monde, continuellement occupées du soin de notre table et de notre garde-robe, savoir : Noé et sa femme, qui n'avaient guère plus de six cents ans; leurs trois fils et leurs trois épouses. C'était un plaisir de voir avec quel

soin, quelle propreté, nos huit domestiques servaient plus de quatre mille convives du plus grand appétit, sans compter les peines prodigieuses qu'exigeaient dix à douze mille autres personnes, depuis l'éléphant et la girafe jusqu'aux vers de soie et aux mouches. Tout ce qui m'étonne, c'est que notre pourvoyeur Noé soit inconnu à toutes les nations dont il est la tige; mais je ne m'en soucie guère. Je m'étais déjà trouvé à une pareille fête[1] chez le roi de Thrace Xissutre; ces choses-là arrivent de temps en temps pour l'instruction des corbeaux : en un mot, je veux faire bonne chère et être payé en argent comptant. »

Le sage Mambrès se garda bien de donner sa lettre à une bête si difficile et si bavarde; ils se séparèrent fort mécontens l'un de l'autre.

Il fallait cependant savoir ce que deviendrait le beau taureau, et ne pas perdre la piste de la vieille et du serpent. Mambrès ordonna à des domestiques intelligens et affidés de les suivre,

---

1. Bérose, auteur chaldéen, rapporte en effet que la même aventure advint au roi de Thrace Xissutre; elle était même encore plus merveilleuse, car son arche avait cinq stades de long sur deux de large. Il s'est élevé une grande dispute entre les savans pour démêler lequel est le plus ancien du roi Xissutre ou de Noé.

et, pour lui, il s'avança en litière sur le bord du Nil, toujours fesant des réflexions.

« Comment se peut-il, disait-il en lui-même, que ce serpent soit le maître de presque toute la terre, comme il s'en vante, et comme tant de doctes l'avouent, et que cependant il obéisse à une vieille ? comment est-il quelquefois appelé au conseil de là-haut tandis qu'il rampe sur la terre ? pourquoi entre-t-il tous les jours dans le corps des gens par sa seule vertu, et que tant de sages prétendent l'en déloger avec des paroles ? enfin comment passe-t-il chez un petit peuple du voisinage pour avoir perdu le genre humain, et comment le genre humain n'en sait-il rien ? Je suis bien vieux, j'ai étudié toute ma vie ; mais je vois là une foule d'incompatibilités que je ne puis concilier ; je ne saurais expliquer ce qui m'est arrivé à moi-même, ni les grandes choses que j'ai faites autrefois, ni celles dont j'ai été témoin : tout bien pesé, je commence à soupçonner que ce monde-ci subsiste de contradictions, *rerum concordia discors,* comme disait autrefois mon maître Zoroastre en sa langue. »

Tandis qu'il était plongé dans cette métaphysique obscure, comme l'est toute métaphysique, un batelier, en chantant une chanson à boire, amarra un petit bateau près de la rive. On en

vit sortir trois graves personnages à demi vêtus de lambeaux crasseux et déchirés, mais conservant sous ces livrées de la pauvreté l'air le plus majestueux et le plus auguste : c'étaient Daniel, Ézéchiel et Jérémie.

CHAPITRE VI

Comment Mambrès rencontra trois prophètes, et leur donna un bon dîner.

Es trois grands hommes, qui avaient la lumière prophétique sur le visage, reconnurent le sage Mambrès pour un de leurs confrères à quelques traits de cette même lumière qui lui restaient encore, et se prosternèrent devant son palanquin. Mambrès les reconnut aussi pour prophètes, encore plus à leurs habits qu'aux traits de feu qui partaient de leurs têtes augustes; il se douta bien qu'ils venaient savoir des nouvelles du taureau blanc, et, usant de sa prudence ordinaire, il descendit de sa voiture, et avança quel-

ques pas au-devant d'eux avec une politesse mêlée de dignité : il les releva, fit dresser des tentes et apprêter un dîner, dont il jugea que les trois prophètes avaient grand besoin.

Il fit inviter la vieille, qui n'était encore qu'à cinq cents pas; elle se rendit à l'invitation, et arriva, menant toujours le taureau blanc en laisse.

On servit deux potages, l'un de bisque, l'autre à la reine; les entrées furent une tourte de langues de carpes, des foies de lottes et de brochets, des poulets aux pistaches, des innocens aux truffes et aux olives, deux dindonneaux au coulis d'écrevisses, de mousserons et de morilles, et un chipolata; le rôti fut composé de faisandeaux, de perdreaux, de gelinottes, de cailles et d'ortolans, avec quatre salades; au milieu était un surtout dans le dernier goût. Rien ne fut plus délicat que l'entremets; rien de plus magnifique, de plus brillant et de plus ingénieux que le dessert.

Au reste, le discret Mambrès avait eu grand soin que dans ce repas il n'y eût ni pièce de bouilli, ni aloyau, ni langue, ni palais de bœuf, ni tetines de vache, de peur que l'infortuné monarque, assistant de loin au dîner, ne crût qu'on lui insultât.

Ce grand et malheureux prince broutait l'herbe auprès de la tente ; jamais il ne sentit plus cruellement la fatale révolution qui l'avait privé du trône pour sept années entières. « Hélas ! disait-il en lui-même, ce Daniel qui m'a changé en taureau, et cette sorcière de pythonisse qui me garde, font la meilleure chère du monde; et moi, le souverain de l'Asie, je suis réduit à manger du foin et à boire de l'eau ! »

On but beaucoup de vin d'Engaddi, de Tadmor et de Shiras. Quand les prophètes et la pythonisse furent un peu en pointe de vin, on se parla avec plus de confiance qu'aux premiers services. « J'avoue, dit Daniel, que je ne fesais pas si bonne chère quand j'étais dans la fosse aux lions. — Quoi ! Monsieur, on vous a mis dans la fosse aux lions ? dit Mambrès ; et comment n'avez-vous pas été mangé ? — Monsieur, dit Daniel, vous savez que les lions ne mangent jamais de prophètes. — Pour moi, dit Jérémie, j'ai passé toute ma vie à mourir de faim ; je n'ai jamais fait un bon repas qu'aujourd'hui. Si j'avais à renaître et si je pouvais choisir mon état, j'avoue que j'aimerais cent fois mieux être contrôleur général ou évêque à Babylone que prophète à Jérusalem. »

Ézéchiel dit : « Il me fut ordonné une fois de

dormir trois cent quatre-vingt-dix jours de suite sur le côté gauche, et de manger pendant tout ce temps-là du pain d'orge, de millet, de vesces, de fèves et de froment, couvert de[1] ..... (je n'ose pas dire). Tout ce que je pus obtenir, ce fut de ne le couvrir que de bouse de vache. J'avoue que la cuisine du seigneur Mambrès est plus délicate; cependant le métier de prophète a du bon, et la preuve en est que mille gens s'en mêlent.

— A propos, dit Mambrès, expliquez-moi ce que vous entendez par votre Oolla et par votre Ooliba, qui fesaient tant de cas des chevaux et des ânes? — Ah! répondit Ézéchiel, ce sont des fleurs de rhétorique. »

Après ces ouvertures de cœur, Mambrès parla d'affaires; il demanda aux trois pèlerins pourquoi ils étaient venus dans les États du roi de Tanis. Daniel prit la parole; il dit que le royaume de Babylone avait été en combustion depuis que Nabuchodonosor avait disparu; qu'on avait persécuté tous les prophètes, selon l'usage de la cour; qu'ils passaient leur vie tantôt à voir des rois à leurs pieds, tantôt à recevoir cent

---

1. Ezéchiel, chap. IV.

coups d'étrivières ; qu'enfin ils avaient été obligés de se réfugier en Égypte, de peur d'être lapidés. Ézéchiel et Jérémie parlèrent aussi très-longtemps dans un fort beau style qu'on pouvait à peine comprendre ; pour la pythonisse, elle avait toujours l'œil sur son animal ; le poisson de Jonas se tenait dans le Nil, vis-à-vis de la tente, et le serpent se jouait sur l'herbe.

Après le café, on alla se promener sur le bord du Nil. Alors le taureau blanc, apercevant les trois prophètes ses ennemis, poussa des mugissemens épouvantables ; il se jeta impétueusement sur eux, il les frappa de ses cornes, et, comme les prophètes n'ont jamais que la peau sur les os, il les aurait percés d'outre en outre et leur aurait ôté la vie ; mais le Maître des choses, qui voit tout et qui remédie à tout, les changea sur-le-champ en pies, et ils continuèrent à parler comme auparavant. La même chose arriva depuis aux Piérides, tant la fable a imité l'histoire !

Ce nouvel incident produisait de nouvelles réflexions dans l'esprit du sage Mambrès. « Voilà, disait-il, trois grands prophètes changés en pies : cela doit nous apprendre à ne pas trop parler et à garder toujours une discrétion convenable. » Il concluait que sagesse vaut mieux qu'éloquence,

et pensait profondément, selon sa coutume, lorsqu'un grand et terrible spectacle vint frapper ses regards.

CHAPITRE VII

Le roi de Tanis arrive. Sa fille et le taureau vont être sacrifiés.

Des tourbillons de poussière s'élevaient du midi au nord; on entendait le bruit des tambours, des trompettes, des fifres, des psaltérions, des cithares, des sambuques; plusieurs escadrons avec plusieurs bataillons s'avançaient, et Amasis, roi de Tanis, était à leur tête sur un cheval caparaçonné d'une housse écarlate brochée d'or; et les hérauts criaient : « Qu'on prenne le taureau blanc, qu'on le lie, qu'on le jette dans le Nil et qu'on le donne à manger au poisson de Jonas! car le roi mon seigneur, qui est juste, veut se venger du taureau blanc, qui a ensorcelé sa fille. »

Le bon vieillard Mambrès fit plus de réflexions que jamais : il vit bien que le malin corbeau était allé tout dire au roi, et que la princesse courait grand risque d'avoir le cou coupé ; il dit au serpent : « Mon cher ami, allez vite consoler la belle Amaside, ma nourrissonne ; dites-lui qu'elle ne craigne rien, quelque chose qui arrive, et faites-lui des contes pour charmer son inquiétude : car les contes amusent toujours les filles, et ce n'est que par des contes qu'on réussit dans le monde. »

Puis il se prosterna devant Amasis, roi de Tanis, et lui dit : « O roi ! vivez à jamais ! Le taureau blanc doit être sacrifié, car Votre Majesté a toujours raison ; mais le Maître des choses a dit : « Ce taureau ne doit être mangé par le « poisson de Jonas qu'après que Memphis aura « trouvé un dieu pour mettre à la place de son « dieu qui est mort. « Alors vous serez vengé, et votre fille sera exorcisée, car elle est possédée. Vous avez trop de piété pour ne pas obéir aux ordres du Maître des choses. »

Amasis, roi de Tanis, resta tout pensif ; puis il dit : « Le bœuf Apis est mort ; Dieu veuille avoir son âme ! Quand croyez-vous qu'on aura trouvé un autre bœuf pour régner sur la féconde Égypte ? — Sire, dit Mambrès, je ne vous demande que huit jours. » Le roi, qui était très-

dévot, dit : « Je les accorde, et je veux rester ici huit jours ; après quoi je sacrifierai le séducteur de ma fille. » Et il fit venir ses tentes, ses cuisiniers, ses musiciens, et resta huit jours en ce lieu, comme il est dit dans Manéthon.

La vieille était au désespoir de voir que le taureau qu'elle avait en garde n'avait plus que huit jours à vivre ; elle fesait apparaître toutes les nuits des ombres au roi pour le détourner de sa cruelle résolution ; mais le roi ne se souvenait plus le matin des ombres qu'il avait vues la nuit, de même que Nabuchodonosor avait oublié ses songes.

CHAPITRE VIII

Comment le serpent fit des contes à la princesse pour la consoler.

EPENDANT le serpent contait des histoires à la belle Amaside pour calmer ses douleurs; il lui disait comment il avait guéri autrefois tout un peuple de la morsure de certains petits serpens en se montrant seulement au bout d'un bâton; il lui apprenait les conquêtes d'un héros qui fit un si beau contraste avec Amphion, architecte de Thèbes en Béotie. Cet Amphion fesait venir les pierres de taille au son du violon; un rigodon et un menuet lui suffisaient pour bâtir une ville: mais l'autre les détruisait au son du cornet à bou-

quin ; il fit pendre trente et un rois très-puissans dans un canton de quatre lieues de long et de large ; il fit pleuvoir de grosses pierres du haut du ciel sur un bataillon d'ennemis fuyant devant lui, et, les ayant ainsi exterminés, il arrêta le soleil et la lune en plein midi, pour les exterminer encore entre Gabaon et Aïalon, sur le chemin de Bethoron, à l'exemple de Bacchus, qui avait arrêté le soleil et la lune dans son voyage aux Indes.

La prudence que tout serpent doit avoir ne lui permit pas de parler à la belle Amaside du puissant bâtard Jephté, qui coupa le cou à sa fille parce qu'il avait gagné une bataille : il aurait jeté trop de terreur dans le cœur de la belle princesse ; mais il lui conta les aventures du grand Samson, qui tuait mille Philistins avec une mâchoire d'âne, qui attachait ensemble trois cents renards par la queue, et qui tomba dans les filets d'une fille moins belle, moins tendre et moins fidèle que la charmante Amaside.

Il lui raconta les amours malheureux de Sichem et de l'agréable Dina, âgée de six ans, et les amours plus fortunés de Booz et de Ruth, ceux de Juda avec sa bru Thamar, ceux de Loth avec ses deux filles, qui ne voulaient pas que le monde finît, ceux d'Abraham et de Jacob avec leurs

ervantes, ceux de Ruben avec sa mère, ceux de David et de Bethsabée, ceux du grand roi Salomon, enfin tout ce qui pouvait dissiper la douleur d'une belle princesse.

CHAPITRE IX

Comment le serpent ne la consola point.

Tous ces contes-là m'ennuient, répondit la belle Amaside, qui avait de l'esprit et du goût; ils ne sont bons que pour être commentés chez les Irlandais par ce fou d'Abadie, ou chez les Welches par ce phrasier d'Houteville. Les contes qu'on pouvait faire à la quadrisaïeule de la quadrisaïeule de ma grand'mère ne sont plus bons pour moi qui ai été élevée par le sage Mambrès et qui ai lu *l'Entendement humain* du philosophe égyptien nommé Locke et *la Matrone d'Éphèse.* Je veux qu'un conte soit fondé sur la vraisemblance, et qu'il ne ressemble pas toujours à un

rêve ; je désire qu'il n'ait rien de trivial ni d'extravagant; je voudrais surtout que, sous le voile de la fable, il laissât entrevoir aux yeux exercés quelque vérité fine qui échappe au vulgaire : je suis lasse du soleil et de la lune dont une vieille dispose à son gré, des montagnes qui dansent, des fleuves qui remontent à leur source et des morts qui ressuscitent; mais surtout, quand ces fadaises sont écrites d'un style ampoulé et inintelligible, cela me dégoûte horriblement. Vous sentez qu'une fille qui craint de voir avaler son amant par un gros poisson, et d'avoir elle-même le cou coupé par son propre père, a besoin d'être amusée; mais tâchez de m'amuser selon mon goût.

— Vous m'imposez là une tâche bien difficile, répondit le serpent : j'aurais pu autrefois vous faire passer quelques quarts d'heure assez agréables, mais j'ai perdu depuis quelque temps l'imagination et la mémoire. Hélas ! où est le temps où j'amusais les filles ! Voyons cependant si je pourrai me souvenir de quelque conte moral pour vous plaire :

« Il y a vingt-cinq mille ans que le roi Gnaof et la reine Patra étaient sur le trône de Thèbes aux cent portes. Le roi Gnaof était fort beau, et la reine Patra encore plus belle; mais ils ne pou-

vaient avoir d'enfans. Le roi Gnaof proposa un prix pour celui qui enseignerait la meilleure méthode de perpétuer la race royale.

« La faculté de médecine et l'académie de chirurgie firent d'excellens traités sur cette question importante : pas un ne réussit. On envoya la reine aux eaux, elle fit des neuvaines, elle donna beaucoup d'argent au temple de Jupiter Ammon, dont vient le sel ammoniac : tout fut inutile. Enfin un jeune prêtre de vingt-cinq ans se présenta au roi et lui dit : « Sire, je crois sa-
« voir faire la conjuration qui opère ce que Votre
« Majesté désire avec tant d'ardeur. Il faut que
« je parle en secret à l'oreille de madame votre
« femme, et, si elle ne devient féconde, je con-
« sens d'être pendu. — J'accepte votre propo-
« sition, » dit le roi Gnaof. On ne laissa la reine et le prêtre qu'un quart d'heure ensemble : la reine devint grosse, et le roi voulut faire pendre le prêtre.

— Mon Dieu, dit la princesse, je vois où cela mène : ce conte est trop commun ; je dirai même qu'il alarme ma pudeur. Contez-moi quelque fable bien vraie, bien avérée et bien morale, dont je n'aie jamais entendu parler, pour achever *de me former l'esprit et le cœur,* comme dit le professeur égyptien Linro.

— En voici une, Madame, dit le beau serpent, qui est des plus authentiques :

« Il y avait trois prophètes, tous trois également ambitieux et dégoûtés de leur état : leur folie était de vouloir être rois, car il n'y a qu'un pas du rang de prophète à celui de monarque, et l'homme aspire toujours à monter tous les degrés de l'échelle de la fortune. D'ailleurs, leurs goûts, leurs plaisirs, étaient absolument différens : le premier prêchait admirablement ses frères assemblés, qui lui battaient des mains ; le second était fou de la musique ; et le troisième aimait passionnément les filles. L'ange Ituriel vint se présenter à eux un jour qu'ils étaient à table et qu'ils s'entretenaient des douceurs de la royauté.

« Le Maître des choses, leur dit l'ange, m'en-
« voie vers vous pour récompenser votre vertu :
« non-seulement vous serez rois, mais vous sa-
« tisferez continuellement vos passions domi-
« nantes. Vous, premier prophète, je vous fais
« roi d'Égypte, et vous tiendrez toujours votre
« conseil, qui applaudira à votre éloquence et
« à votre sagesse ; vous, second prophète, vous
« régnerez sur la Perse, et vous entendrez con-
« tinuellement une musique divine ; et vous,
« troisième prophète, je vous fais roi de l'Inde,

« et je vous donne une maîtresse charmante qui « ne vous quittera jamais. »

« Celui qui eut l'Égypte en partage commença par assembler son conseil privé, qui n'était composé que de deux cents sages : il leur fit, selon l'étiquette, un long discours qui fut très-applaudi, et le monarque goûta la douce satisfaction de s'enivrer de louanges qui n'étaient corrompues par aucune flatterie. Le conseil des affaires étrangères succéda au conseil privé : il fut beaucoup plus nombreux, et un nouveau discours reçut encore plus d'éloges. Il en fut de même des autres conseils. Il n'y eut pas un moment de relâche aux plaisirs et à la gloire du prophète roi d'Égypte ; le bruit de son éloquence remplit toute la terre.

« Le prophète roi de Perse commença par se faire donner un opéra italien, dont les chœurs étaient chantés par quinze cents châtrés : leurs voix lui remuaient l'âme jusqu'à la moelle des os, où elle réside. A cet opéra en succédait un autre, et à ce second un troisième, sans interruption.

« Le roi de l'Inde s'enferma avec sa maîtresse, et goûta une volupté parfaite avec elle : il regardait comme le souverain bonheur la nécessité de la caresser toujours, et il plaignait le triste

sort de ses deux confrères, dont l'un était réduit à tenir toujours son conseil, et l'autre à être toujours à l'opéra.

« Chacun d'eux, au bout de quelques jours, entendit par la fenêtre des bûcherons qui sortaient d'un cabaret pour aller couper du bois dans la forêt voisine, et qui tenaient sous le bras leurs douces amies, dont ils pouvaient changer à volonté : nos rois prièrent Ituriel de vouloir bien intercéder pour eux auprès du Maître des choses et de les faire bûcherons.

— Je ne sais pas, interrompit la tendre Amaside, si le Maître des choses leur accorda leur requête, et je ne m'en soucie guère ; mais je sais bien que je ne demanderais rien à personne si j'étais enfermée tête à tête avec mon amant, avec mon cher Nabuchodonosor. »

Les voûtes du palais retentirent de ce grand nom. D'abord Amaside n'avait prononcé que Na, ensuite Nabu, puis Nabucho ; mais à la fin la passion l'emporta : elle prononça le nom fatal tout entier, malgré le serment qu'elle avait fait au roi son père. Toutes les dames du palais répétèrent Nabuchodonosor, et le malin corbeau ne manqua pas d'en aller avertir le roi. Le visage d'Amasis, roi de Tanis, fut troublé, parce que son cœur était plein de trouble ; et voilà

comment le serpent, qui était le plus prudent et le plus subtil des animaux, fesait toujours du mal aux femmes en croyant bien faire.

Or Amasis en courroux envoya sur-le-champ chercher sa fille Amaside par douze de ses alguazils, qui sont toujours prêts à exécuter toutes les barbaries que le roi commande, et qui disent pour raison : « Nous sommes payés pour cela. »

CHAPITRE X

Comment on voulut couper le cou à la princesse, et comment on ne le lui coupa point.

Dès que la princesse fut arrivée toute tremblante au camp du roi son père, il lui dit : « Ma fille, vous savez qu'on fait mourir toutes les princesses qui désobéissent au roi leur père, sans quoi un royaume ne pourrait être bien gouverné. Je vous avais défendu de proférer le nom de votre amant Nabuchodonosor, mon ennemi mortel, qui m'avait détrôné il y a bientôt sept ans, et qui a disparu de la terre ; vous avez choisi à sa place un taureau blanc, et vous avez crié : Nabuchodonosor ! Il est juste que je vous coupe le cou. »

La princesse lui répondit : « Mon père, soit fait selon votre volonté ; mais donnez-moi du temps pour pleurer ma virginité. — Cela est juste, dit le roi Amasis ; c'est une loi établie chez tous les princes éclairés et prudens : je vous donne toute la journée pour pleurer votre virginité, puisque vous dites que vous l'avez. Demain, qui est le huitième jour de mon campement, je ferai avaler le taureau blanc par le poisson, et je vous couperai le cou à neuf heures du matin. »

La belle Amaside alla donc pleurer le long du Nil, avec ses dames du palais, tout ce qui lui restait de virginité. Le sage Mambrès réfléchissait à côté d'elle, et comptait les heures et les momens. » Eh bien ! mon cher Mambrès, lui dit-elle, vous avez changé les eaux du Nil en sang, selon la coutume, et vous ne pouvez changer le cœur d'Amasis, mon père, roi de Tanis ! Vous souffrirez qu'il me coupe le cou demain à neuf heures du matin ? — Cela dépendra, répondit le réfléchissant Mambrès, de la diligence de mes courriers. »

Le lendemain, dès que les ombres des obélisques et des pyramides marquèrent sur la terre la neuvième heure du jour, on lia le taureau blanc pour le jeter au poisson de Jonas, et on

apporta au roi son grand sabre. « Hélas! hélas! disait Nabuchodonosor dans le fond de son cœur, moi, le roi, je suis bœuf depuis près de sept ans, et à peine j'ai retrouvé ma maîtresse qu'on me fait manger par un poisson. »

Jamais le sage Mambrès n'avait fait des réflexions si profondes; il était absorbé dans ses tristes pensées, lorsqu'il vit de loin tout ce qu'il attendait : une foule innombrable approchait; les trois figures d'Isis, d'Osiris et d'Horus, unies ensemble, avançaient portées sur un brancard d'or et de pierreries par cent sénateurs de Memphis, et précédées de cent filles jouant du sistre sacré; quatre mille prêtres, la tête rasée et couronnée de fleurs, étaient montés chacun sur un hippopotame; plus loin paraissaient dans la même pompe la brebis de Thèbes, le chien de Bubaste, le chat de Phébé, le crocodile d'Arsinoé, le bouc de Mendès, et tous les dieux inférieurs de l'Égypte, qui venaient rendre hommage au grand bœuf, au grand dieu Apis, aussi puissant qu'Isis, Osiris et Horus réunis ensemble.

Au milieu de tous ces demi-dieux, quarante prêtres portaient une énorme corbeille remplie d'oignons sacrés, qui n'étaient pas tout à fait des dieux, mais qui leur ressemblaient beaucoup.

Aux deux côtés de cette file de dieux, suivis

d'un peuple innombrable, marchaient quarante mille guerriers, le casque en tête, le cimeterre sur la cuisse gauche, le carquois sur l'épaule, l'arc à la main.

Tous les prêtres chantaient en chœur, avec une harmonie qui élevait l'âme et qui l'attendrissait :

Notre bœuf est au tombeau,
Nous en aurons un plus beau ;

et à chaque pause on entendait résonner les sistres, les castagnettes, les tambours de basque, les psaltérions, les cornemuses, les harpes et les sambuques.

CHAPITRE XI

Comment la princesse épousa son bœuf.

AMASIS, roi de Tanis, surpris de ce spectacle, ne coupa point le cou à sa fille; il remit son cimeterre dans son fourreau. Mambrès lui dit : « Grand roi, l'ordre des choses est changé; il faut que Votre Majesté donne l'exemple. O roi ! déliez vous-même promptementle taureau blanc, et soyez le premier à l'adorer. » Amasis obéit et se prosterna avec tout son peuple; le grand prêtre de Memphis présenta au nouveau bœuf Apis la première poignée de foin; la princesse Amaside attachait à ses belles cornes des festons de roses, d'anémones, de renoncules, de tulipes,

d'œillets et d'hyacinthes; elle prenait la liberté de le baiser, mais avec un profond respect; les prêtres jonchaient de palmes et de fleurs le chemin par lequel on le conduisait à Memphis, et le sage Mambrès, fesant toujours ses réflexions, disait tout bas à son ami le serpent : « Daniel a changé cet homme en bœuf, et j'ai changé ce bœuf en dieu. »

On s'en retournait à Memphis dans le même ordre. Le roi de Tanis, tout confus, suivait la marche; Mambrès, l'air serein et recueilli, était à son côté; la vieille suivait tout émerveillée; elle était accompagnée du serpent, du chien, de l'ânesse, du corbeau, de la colombe et du bouc émissaire; le grand poisson remontait le Nil; Daniel, Ézéchiel et Jérémie, transformés en pies, fermaient la marche.

Quand on fut arrivé aux frontières du royaume, qui n'étaient pas fort loin, le roi Amasis prit congé du bœuf Apis, et dit à sa fille : « Ma fille, retournons dans nos États, afin que je vous y coupe le cou, ainsi qu'il a été résolu dans mon cœur royal, parce que vous avez prononcé le nom de Nabuchodonosor, mon ennemi, qui m'avait détrôné il y a sept ans. Lorsqu'un père a juré de couper le cou à sa fille, il faut qu'il accomplisse son serment; sans quoi il est préci-

pité pour jamais dans les enfers, et je ne veux pas me damner pour l'amour de vous. » La belle princesse répondit en ces mots au roi Amasis: « Mon cher père, allez couper le cou à qui vous voudrez; mais ce ne sera pas à moi : je suis sur les terres d'Isis, d'Osiris, d'Horus et d'Apis; je ne quitterai point mon beau taureau blanc; je le baiserai tout le long du chemin, jusqu'à ce que j'aie vu son apothéose dans la grande écurie de la sainte ville de Memphis : c'est une faiblesse pardonnable à une fille bien née. »

A peine eut-elle prononcé ces paroles que le bœuf Apis s'écria : « Ma chère Amaside, je t'aimerai toute ma vie. » C'était pour la première fois qu'on avait entendu parler Apis en Égypte depuis quarante mille ans qu'on l'adorait. Le serpent et l'ânesse s'écrièrent: « Les sept années sont accomplies! » et les trois pies répétèrent : « Les sept années sont accomplies! » Tous les prêtres d'Égypte levèrent les mains au ciel. On vit tout d'un coup le dieu perdre ses deux jambes de devant; ses deux jambes de derrière se changèrent en deux jambes humaines; deux beaux bras charnus, musculeux et blancs, sortirent de ses épaules; son mufle de taureau fit place au visage d'un héros charmant; il redevint le plus bel homme de la terre, et dit : « J'aime mieux être

l'amant d'Amaside que dieu ; je suis Nabuchodonosor, roi des rois. »

Cette nouvelle métamorphose étonna tout le monde, hors le réfléchissant Mambrès ; mais ce qui ne surprit personne, c'est que Nabuchodonosor épousa sur-le-champ la belle Amaside, en présence de cette grande assemblée.

Il conserva le royaume de Tanis à son beau-père, et fit de belles fondations pour l'ânesse, le serpent, le chien, la colombe, et même pour le corbeau, les trois pies et le gros poisson, montrant à l'univers qu'il savait pardonner comme triompher. La vieille eut une grosse pension ; le bouc émissaire fut envoyé pour un jour dans le désert, afin que tous les péchés passés fussent expiés : après quoi on lui donna douze chèvres pour sa récompense ; le sage Mambrès retourna dans son palais faire des réflexions. Nabuchodonosor, après l'avoir embrassé, gouverna tranquillement le royaume de Memphis, celui de Babylone, de Damas, de Balbeck, de Tyr, la Syrie, l'Asie Mineure, la Scythie, les contrées de Shiras, de Mosok, de Tubal, de Madaï, de Gog, de Magog, de Javan, la Sogdiane, la Bactriane, les Indes et les îles.

Les peuples de cette vaste monarchie criaient tous les matins : « Vive le grand Nabuchodono-

sor, roi des rois, qui n'est plus bœuf ! » Et depuis ce fut une coutume dans Babylone que toutes les fois que le souverain, ayant été grossièrement trompé par ses satrapes, ou par ses mages, ou par ses trésoriers, ou par ses femmes, reconnaissait enfin ses erreurs et corrigeait sa mauvaise conduite, tout le peuple criait à sa porte : « Vive notre grand roi, qui n'est plus bœuf ! »

NOTES

LES LETTRES D'AMABED.

Les *Lettres d'Amabed* ont été publiées en 1769. L'abbé Tamponnet, au compte de qui Voltaire les a mises, était docteur de Sorbonne, et avait été censeur de l'*Encyclopédie*.

Page 9, ligne 7. — Il s'agit ici du *Discours sur l'histoire universelle,* de Bossuet.

36. — Il faudrait, semble-t-il, *des gants* violets ; mais toutes les éditions donnent *des souliers*.

44. — Les deux vers sont tirés du *Phaéton* de Quinault.

45, note 3. — Voici la note de Voltaire : « Ezéchiel, « chapitre XVI : « Tes tetons ont paru, ton poil a com- « mencé à croître ; je t'ai couverte, tu as ouvert tes « cuisses à tous les passans..., etc. » ; et chapitre XXIII : « Elle a recherché ceux qui ont le membre d'un âne et « déch.... comme des chevaux. »

46, note 2. — Voici la note de Voltaire : « Le patriarche Ruben couche avec Bala, concubine de son père (*Genèse*, chapitre XXXV). »

— Note 3. — Voici la note de Voltaire : « Le patriarche Juda couche avec Thamar, sa bru (*Genèse*, chapitre XXXVIII). »

— Note 4. — Voici la note de Voltaire : « Un lévite de la tribu d'Ephraïm arrivant dans la tribu de Benjamin, les Benjamites veulent le forcer, et assouvissent leurs désirs sur sa femme, qui en meurt (*Juges*, chapitre XIX). »

47, l. 12. — Il y a *superstitieuse,* au lieu de *pernicieuse,* dans toutes les éditions contemporaines de Voltaire, ainsi que dans l'édition de Kehl. C'est seulement dans l'errata de celle-ci qu'est indiquée la correction, que nous avons adoptée parce qu'elle est bien plus conforme au sens probable de la phrase.

49, 23. — Nous avons imprimé *gloussement,* quoique toutes les éditions publiées du vivant de Voltaire et celle de Kehl portent *glossement,* qui est une faute évidente.

58, 22. — Cette île *fort singulière* est l'île de Malte.

60, 5. — La *cité vieille,* Civita-Vecchia.

66, 2. — Le pape qui était mort était Jules II, et celui qu'on était occupé à faire fut Léon X.

73, 7. — Ce grand fleuve est le Danube.

— 22. — *Avec nous* est une correction proposée par Decroix, et ne se trouve dans aucune des éditions antérieures, qui donnent toutes *avec lui.* Mais *avec lui* indiquerait de la part de celui qui parle un désintéressement bien peu probable, et nous avons admis la correction, adoptée d'ailleurs par Beuchot.

LE TAUREAU BLANC

Le *Taureau Blanc* a paru en 1774. Beuchot dit en avoir vu six éditions sous cette date. Deux d'entre elles

sont de dom Calmet, et ont servi à Beuchot pour rétablir quelques phrases du chapitre premier.

P. 127, l. 22. — Son maître Zoroastre, c'est Horace. Voir l'épître XII, vers 19, du livre premier.

141, 6. — C'est l'abbé d'Houteville, auteur de la *Vérité de la religion chrétienne prouvée par les faits.*

143, 27. — *Linro* est l'anagramme de Rolin.

TABLE

LES LETTRES D'AMABED.

Pages.

Première lettre d'Amabed à Shastasid, grand brame de Maduré. 3
Réponse de Shastasid. 6
Seconde lettre d'Amabed à Shastasid. 8
Réponse de Shastasid. 12
Troisième lettre d'Amabed à Shastasid. 14
Quatrième lettre d'Amabed à Shastasid 14
Première lettre d'Adaté à Shastasid 16
Seconde lettre d'Adaté à Shastasid, écrite de la prison de l'inquisition. 17
Troisième lettre d'Adaté à Shastasid. 22
Quatrième lettre d'Adaté à Shastasid. 24
Réponse du brame Shastasid aux trois lettres précédentes d'Adaté 28
Cinquième lettre d'Adaté au grand brame Shastasid. 31
Sixième lettre d'Adaté 35
Septième lettre d'Adaté. 36
Première lettre d'Amabed à Shastasid, après sa captivité 39

Pages.
Seconde lettre d'Amabed pendant sa route. . . . 41
Troisième lettre du journal d'Amabed. 43
Quatrième lettre d'Amabed à Shastasid 47
Cinquième lettre d'Amabed. 50
Sixième lettre d'Amabed pendant sa route. . . 52
Septième lettre d'Amabed. 55
Huitième lettre d'Amabed 56
Neuvième lettre d'Amabed 58
Dixième lettre d'Amabed. 59
Onzième lettre d'Amabed 61
Douzième lettre d'Amabed. 64
Treizième lettre d'Amabed. 66
Quatorzième lettre d'Amabed. 68
Quinzième lettre d'Amabed. 71
Seizième lettre d'Amabed. 75
Dix-septième lettre d'Amabed. 78
Dix-huitième lettre d'Amabed. 81
Dix-neuvième lettre d'Amabed 82
Vingtième lettre d'Amabed 84

LE TAUREAU BLANC.

CHAPITRE PREMIER. Comment la princesse Amaside rencontre un bœuf 89
II. Comment le sage Mambrès, ci-devant sorcier de Pharaon, reconnut une vieille, et comme il fut reconnu par elle. 96
III. Comment la belle Amaside eut un secret entretien avec un beau serpent 102
IV. Comment on voulut sacrifier le bœuf et exorciser la princesse. 112
V. Comment le sage Mambrès se conduisit sagement. 119

Pages.

VI. Comment Mambrès rencontra trois prophètes, et leur donna un bon dîner 129
VII. Le roi de Tanis arrive. Sa fille et le taureau vont être sacrifiés 135
VIII. Comment le serpent fit des contes à la princesse pour la consoler. 138
IX. Comment le serpent ne la consola point. . . 141
X. Comment on voulut couper le cou à la princesse, et comment on ne le lui coupa point. . 148
XI. Comment la princesse épousa son bœuf. . . 152

Universitas

A PARIS

DES PRESSES DE D. JOUAUST

Imprimeur breveté

Rue Saint-Honoré, 338.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

11 AVR. 1998
MAI 2 0 1998
17 JUIN 1998
12 SEP. 1998

CE

a39003 002332798b